



LES MEMOIRES D'ALBERT



45ème promotion
E.N.M. EdF.
Gurcy le Châtel
1963

Jacques Munoz
Janvier 2017

LES
MÉMOIRES
D'ALBERT

Gurcy : 1963/1965.

*Aux anciens de Gurcy.
Fulgure ¹ amitié.*

(1) Nom donné aux élèves dès 1942. FULGURE est le nom latin de l'éclair d'où la relation évidente avec la manifestation de l'électricité. On retrouve l'éclair sur l'écusson de l'école.

Préface :

Je suis arrivé à Gurcy en avril 1963, six mois avant Jacques. J'étais admis comme agent en section préparatoire car je n'étais pas issu de l'enseignement technique. Nous nous sommes donc retrouvés en 1er cycle, lui dans la spécialité d'hydraulicien « burette » et moi comme thermicien. En fin de scolarité, nous avons été affectés à la centrale de Loire sur Rhône (en construction), Jacques, au service électrique et moi au service technique.

Nous sommes restés bons copains durant ces 30 années de carrière. Rares sont les occasions où nous nous rencontrons sans nous remémorer nos souvenirs de Gurcy. Il a été très marqué par cet épisode de sa vie. Comme bien d'autres ! Cette formation, bien que controversée, n'avait pas, selon moi, que des aspects négatifs.

Ce n'est pas par hasard si, une fois arrivés dans l'entreprise, grand nombre des agents EdF issus des écoles de métiers se sont impliqués dans la vie associative et syndicale ; ils ont gardé un fort attachement à la « maison EdF ».

A Gurcy nous étions donc, Jacques et moi, dans la même promotion : la 45^{ème}. Pour la petite histoire, j'étais chef de la garde et il avait été « assigné à résidence » dans ma chambrée en deuxième cycle. Tout s'est bien passé, nous nous entendions bien et nous avons connu de bons moments de rigolade.

Toute cette organisation d'autodiscipline, habilement pensée, s'est effondrée après mai 1968. A cette période,

c'étaient les premières promotions d'AMT (Agent de Maîtrise Technique). L'objectif était de former des agents afin qu'ils soient au niveau des BTS qui arrivaient dans nos exploitations.

Même si, comme dans toute communauté, le comportement de certains pouvait laisser à désirer, Gurcy nous a beaucoup apporté sur le plan humain.

C.Meunier

Automne 1963

L'autobus venu nous chercher en gare de Montereau traverse un petit village, pénètre à l'intérieur d'une magnifique propriété, et s'arrête devant le perron d'un très beau château de Seine-et-Marne.



Quelques dizaines de jeunes hommes en descendent, chacun un peu embarrassé recherche son sac ou sa valise. Le trajet depuis la gare n'a pas permis beaucoup d'échanges, et chacun tourne sans but autour de ses effets.

Je fais partie de la nouvelle promotion, admise à l'école de métiers EDF de Gurcy-le-Châtel, et comme la plupart je suis un peu perdu.

Des élèves nous attendent, ils sont tous vêtus d'un costume bleu et arborent un magnifique écusson sur la poche gauche.

Des parents en voitures particulières arrivent aussi, accompagnant leur progéniture. Ils les aident à décharger leurs bagages. Très vite, un ancien élève, tiré à quatre épingles dans sa tenue de rigueur, se présente, accueille, souhaite la bienvenue, et prend en charge le nouvel arrivant, et sa famille.

Une visite guidée de l'établissement est proposée à ces familles, pour les autres il y a un peu moins d'empressement.

Nos valises sont entreposées près des marches, et chacun d'un regard circulaire et sans trop s'éloigner, découvre son nouvel univers.

Devant nous, le magnifique château digne des films de Sissi impératrice. Tout autour, un nombre important de bâtiments dispersés dans le cadre d'un parc riche de chênes centenaires... il me paraît immense. D'autres bus et d'autres voitures arrivent, nous sommes de plus en plus nombreux, et des petits groupes se forment.

« Tu es d'où ? Tu viens d'où ? » Rares sont ceux qui connaissent ou reconnaissent quelqu'un. Pour ma part je ne connais personne et je suis un peu étonné lorsqu'un élève m'interpelle en m'apostrophant d'un « Eh ! ALBERT ? » Je regarde autour de moi à qui est adressée cette interpellation pour constater à ma grande surprise que j'en suis bien le destinataire. Je viens tout à fait involontairement de provoquer mon premier bizutage, il ne sera pas le dernier...

Prenant à témoins d'autres anciens élèves, un petit groupe se forme autour de moi et une drôle de situation me laisse pour le moins perplexe. Oui, tout ce petit monde m'interpelle par le sobriquet d'Albert, ils ont l'air sérieux, me demandais-je ? « D' où tu es Albert, où sont tes valises Albert ? Pourquoi tu portes la moustache Albert ? On n'a pas le droit de porter la moustache Albert, tu vas nous suivre ». Et me voila à peine arrivé rasé de près, sans personne à qui raconter ce qui vient de se produire, un peu déstabilisé, je me demande bien où j'ai mis les pieds.

Il faut bien reconnaître que malgré un nombre de plus en plus important de nouveaux arrivants et d'anciens élèves accueillants, portant les valises des uns et des autres je me sens bien seul.

Quand, à l'évidence, tous les autocars et les véhicules particuliers furent repartis, on nous demanda de suivre les anciens qui pour la plupart portaient nos sacs et valises. Quelque chose clochait, un drôle de climat régnait devant le perron du château, la plupart d'entre nous étions désorientés et intimidés , attendant des directives, un ordre, ou l'affichage d'une liste de la composition des différentes classes, ou l'arrivée d'un adulte représentant l'autorité.

Seuls les anciens élèves, par petits groupes, s'occupaient de l'accueil, on nous dirigea avec nos valises dans le bâtiment qui fait face au château. Quelques marches et on pénétrait dans un grand hall très clair bordé de part et d'autre de grandes baies vitrées. Deux doubles portes vitrées sur la façade avant permettaient l'accès au hall ; sur la façade opposée une

seule porte double vitrée aussi, donnait sur les courts de tennis et sur un bâtiment affecté à l'infirmierie.



A l'une des extrémités de ce hall de lumière trois marches donnaient accès au couloir de la salle de restaurant. Sur le côté opposé, c'était l'accès aux dortoirs. Sur le mur principal un panneau où le texte « des tables de la loi » était mis en évidence avec des caractères en relief. Sur la partie libre de ces murs des listes de noms affichées, où l'on pouvait lire le nom de notre équipe, des camarades et le dortoir qui nous était affecté. A côté de chaque nom apparaissait celui d'un parrain : un ancien issu de l'équipe portant le même nom que celle à laquelle on était affecté.

Je rencontre donc pour la première fois mon parrain, très vite il joue le rôle de soutien, et je le harcèle de questions. J'apprends que tous les nouveaux sont appelés Albert, que le bizutage est une institution à Gurcy, que cette école vit sous le régime de « l'auto discipline », ce

qui sous-entend que les anciens règnent en maîtres et que la perte de ma moustache n'est pas très grave du fait que je ne me suis pas trop révolté lors de la séance de rasage.

Complètement décontenancé, je reste accroché à la seule personne avec qui j'ai pu, me semble-t-il, nouer un contact, il me dirige vers mon dortoir. Au bras de mon parrain, je passe la porte d'un couloir spacieux et carrelé. Sur ma droite, deux bureaux contigus dont les portes ouvertes laissent apercevoir deux adultes affairés derrière leurs bureaux respectifs.

A droite une petite salle aménagée sobrement de quelques tables et chaises, puis l'escalier descendant au sous-sol et son prolongement montant dans l'une des deux ailes du bâtiment affectée aux dortoirs.

Direction la lingerie au sous-sol, à côté, un local où l'on peut s'approvisionner en fournitures scolaires (la facture sera envoyée aux parents), puis le premier étage où il me montre ma chambrée, mon lit et mon placard personnel.

Au rez-de-chaussée, un petit local où un coiffeur de l'extérieur viendra couper les cheveux de ceux qui en feront la demande.

Profitant du temps nécessaire pour défaire ma valise et arranger mes effets personnels, mon parrain me fait mon lit en me montrant comment draps, couvertures et traversin doivent être tirés au carré. Puis il me donne quelques conseils sur le rangement de mon placard, et de mes effets, il me précise qu'il ne doit pas être fermé à clef car il n'y a pas de voleurs à l'école. J'apprendrai bien plus tard la façon dont sont réglés les problèmes de

vols ou de manquements à l'autodiscipline. Je constaterai plus tard aussi que les placards étaient assez grands pour que les anciens nous y enferment et jouent au juke-box : ils faisaient semblant de mettre une pièce et d'appuyer sur le bouton pour nous faire chanter une chanson.

Nous redescendons du dortoir et en passant devant des salles de classes il me montre le casier qui m'est attribué pour ranger mes documents scolaires ainsi que le matériel nécessaire aux cours.

Une salle de rangement pour chaussures est équipée de casiers individuels et fait face aux salles de cours. Chaque élève se voit attribuer un casier où il rangera chaussures de ville, basket de sport et pantoufles. Interdiction de déambuler dans les dortoirs autrement qu'en pantoufles.

Le couloir principal se prolonge jusqu'à la seconde aile du bâtiment. Elle est symétrique et donne accès à la deuxième série de dortoirs réservée à la promotion précédente, l'agencement est le même. Mon parrain m'explique que ces salles ne servent pas aux cours mais que ce sont des salles d'étude pour les élèves et qu'elles sont en permanence à leur disposition.

Les séries de casiers sont disposées sur les cloisons de ces salles de classes côté couloir et ne possèdent aucune fermeture, je peux donc voir ceux des anciens, et je suis impressionné par l'ordre qui règne dans chacun de ces casiers. Les mêmes classeurs noirs, où l'étiquette de la matière apparaît sur la tranche en écriture bâton, les livres de classe sont soigneusement alignés, ainsi que le petit matériel, le tout parfaitement rangé.

Un accès au sous-sol permet de rejoindre différents bâtiments, l'économat, les douches collectives, un souterrain pour le château, le gymnase ou la salle de conférence appelée l'œuf. Il me précise que les bleus n'ont pas l'autorisation d'emprunter ces coursives.

Il est près de 12 heures 30 quand un rassemblement dans le grand hall est demandé.

Debout sur les trois marches qui mènent au réfectoire, quelques élèves, les mains sur les hanches, demandent le silence. Dans le hall, les autres anciens relaient cette demande, et créent un passage pour un petit homme, cheveux grisonnants, qui d'un pas rapide rejoint ceux qui du haut de leurs marches dominant l'assistance.

Je reconnais l'homme que j'ai aperçu dans le premier bureau.

Dans un bref discours il se présente comme surveillant général : M Thémereau (lui-même ancien élève). Il souhaite la bienvenue aux nouveaux et précise que l'école est administrée par le régime de l'auto discipline, et que de ce fait il n'est que peu impliqué dans la marche et la vie de l'établissement. Les élèves élus devaient régler tous les problèmes, (cela impliquait une certaine responsabilité alors que nous avions tout juste 18 ans). Il nous présente le **grand conseil** à ses côtés, et tout d'abord, le plus important : le chef de la garde, puis le sous-chef de la garde, le major de la promotion, l'ISO (en fait celui dont le classement est juste au milieu de la promotion), le gardien des traditions et le chef du protocole en charge des animations culturelles, enfin, présenté comme très important, l'avocat chargé de

défendre les élèves en cas de conflits. Se tournant vers eux, il leur confie, sans autre formalité, cette 45ème promotion, puis il regagne son bureau.

Un « silence retentissant » rappelle à chacun qui commandera à l'avenir. Les membres du grand conseil, immobiles, les mains sur les hanches, fixent tout le monde et après quelques instants sans aucun bruit ni murmure, le chef de la garde, par un signe de tête, nous invite à pénétrer dans la grande salle à manger. (D'une façon générale, un signe de tête invite à vaquer).

L'ambiance est un peu plus animée, les échanges sont plus faciles et les anciens élèves ont rencontré leur filleul, en deux mots on se sent moins seul.

L'entrée dans la grande salle à manger se fait dans un silence très relatif ; une multitude de commentaires, de réflexions, et de questions, contribuent à cette étrange ambiance.

Je découvre pour la première fois cette salle immense, où trois rangées d'une dizaine de tables de huit places chacune sont alignées comme à la parade. Au bout de la salle une scène de salle de spectacle digne des plus belles scènes que je connaisse.

Les anciens élèves ont leur place attitrée, la rangée près des portes de la cuisine, à droite en entrant. Quant aux nouveaux, ils s'installent un petit peu au hasard, et remplissent les deux rangées centrales. On nous a fait comprendre que la série près de la baie vitrée est réservée aux anciens de l'école. Ceux-ci arrivent un peu après, en ordre dispersé. Le service est entièrement assuré dans un premier temps par des élèves que certains appellent les

S.P (Section Préparatoire).



Des chariots en inox poussés par deux personnes, chargés d'autant de plats que de tables, se dirigent vers les cuisines et, remontent l'allée en distribuant des plateaux remplis en abondance de mets particulièrement appétissants.

A la fin de notre premier repas il nous est proposé de découvrir l'école en toute liberté. Nous sortons du réfectoire sans nous poser plus de questions.

Les premiers jours, avant que les corvées soient assurées par les punis, les S P semblaient formés aux corvées car après avoir servi à table, ils desservait assiettes et couverts, rangeaient, briquaient les tables, balayaient et passaient la serpillière afin de laisser cette salle dans un état de propreté irréprochable, ils montraient l'exemple. En fin de repas, le chef de la garde faisait le tour du réfectoire pour vérifier si tout était bien rangé.

Les S.P. avaient un autre privilège : une corvée obligatoire suivant un programme établi dans le planning scolaire, aux cuisines, à la lingerie (trier les chaussettes), à l'entretien, aux cuisines....etc.

Assis sur un banc qui jouxtait le réfectoire en compagnie de mes deux nouvelles connaissances, je fumais une cigarette en regardant ces élèves transformés en femme de ménage et je compatissais.

C'est en recherchant notre affectation sur les listes affichées dans le hall que nous nous sommes retrouvés trois nouveaux arrivants originaires de Saint Etienne ; mes nouveaux amis se nomment Couvreur et Verot, nous allons rester très liés pendant toute notre scolarité.

Cet après-midi-là, tels les trois mousquetaires, nous partons découvrir notre nouvel univers. Notre petit groupe de Stéphanois est déjà bien mieux dans sa peau. Trois, ce n'est pas beaucoup et pourtant c'est déjà le début d'une solidarité et d'un soutien mutuel qui ne se démentira pas. Nous déambulons, tout l'après-midi, le stress de l'arrivée est passé et nous allons de surprise en surprise.

Quel n'est pas notre étonnement de découvrir que les différents bâtiments de l'école sont reliés par des souterrains accessibles à tous et à tout moment. Ainsi par mauvais temps il est possible de rejoindre les chambres de l'internat, les ateliers, le gymnase, la salle de cinéma, le réfectoire, les salles d'études et quelques salles de cours. En fait seuls les bâtiments affectés à l'enseignement des différentes matières techniques ou d'enseignement général, ne bénéficient pas de cette facilité.

Notre visite de l'école nous permet d'entrevoir une belle et grande piscine agrémentée d'un petit îlot accessible par une passerelle piétonnière. Le parc est immense, des terrains de sport sont disposés à l'arrière des dortoirs, toutes les disciplines de plein air y ont trouvé place. Une magnifique piste d'athlétisme avec un revêtement ocre délimite le terrain de rugby. Dans le prolongement, un terrain de football, des terrains de volley-ball et de hand-ball complètent cet ensemble. Au cours de nos découvertes en cet après midi nous longeons le gymnase où un fronton de pelote basque est aménagé sur la façade nord du bâtiment. La curiosité aidant, nous poussons la porte d'accès de ce temple du sport, le mur du hall est couvert de photos d'équipes de toutes disciplines avec les différents records détenus par d'anciens élèves, les palmarès, les compétitions remportées ; les classements inter-écoles de métiers y figurent en bonne place.

En pénétrant plus avant, dans une magnifique salle interdiscipline, un parquet de lattes vertes donne une impression de salle de danse gymnique. En regardant de plus près, on distingue très bien les lattes en plexiglas vert délimitant les différentes aires de jeux, et l'on comprend qu'un éclairage sélectif permet d'éclairer le tracé correspondant au sport pratiqué. Quatre possibilités apparaissent : tennis, volley-ball, hand-ball, et basket-ball. Sur le côté opposé aux grandes baies, l'ensemble du matériel gymnique est entreposé dans des casiers : cheval d'arçon, tremplins, une multitude de tapis mousse, des ballons de toutes sortes, chaque chose est à sa place un peu comme à la parade.

Au fond du gymnase quelques marches d'escalier

invitent à aller plus loin. A ce moment de la journée, il est presque 17 heures, nous devons être plus de 300 personnes sur le site et pourtant les trois stéphanois sont seuls, ils ouvrent des portes, montent des escaliers, traversent l'aire des jeux couverts, poussent leur curiosité jusqu'à la salle de musculation où trônent les poids et haltères et les divers matériels de remise en forme.

Un sentiment d'émerveillement et de culpabilité d'être là sans autorisation nous envahit, et très vite nous regagnons l'extérieur pour profiter encore du parc et griller notre cigarette. Le parc nous réservera bien d'autres surprises par la suite, mais en cet après-midi d'automne, nous nous baladons autour des bâtiments tous baptisés de noms qui ne nous disent pas grand-chose : Ampère, Lavoisier, Volta etc.... Au cours de cette première prise de contact, tels des touristes pressés, nous avons entrevu un ensemble d'installations éducatives sportives et culturelles comme il n'en existe pas beaucoup à l'époque.

A 19 heures, le rassemblement dans le grand hall est bien plus bruyant que celui de midi, chacun s'est déjà fait quelques amitiés et raconte avec force détails ses impressions toutes fraîches. A écouter les autres élèves, nous nous rendons vite compte que nous n'avons pas tout vu : certains parlent d'un local de musique où tous les instruments d'un orchestre sont présents ; d'autres ont déjà joué aux échecs, d'autres parlent de maquettes ou de peinture dans des ateliers situés dans des salles borgnes sous le château.

Le dîner est bien avancé, le dessert arrive sur les tables quand tout à coup, venant de derrière le rideau rouge de

la scène, un air de trompette bien connu envahit tout le réfectoire.

La surprise aidant, un silence presque total s'installe dans cette très grande salle à manger. Tous les regards se sont portés sur le rideau qui s'écarte lentement, laissant apparaître une vingtaine de musiciens en costume bleu-Roy, écusson de l'école sur la pochette gauche. Les trompettistes et les saxophonistes assis à l'arrière du groupe se lèvent dans un ensemble parfait en fonction de l'œuvre interprétée, un batteur fait quelques solos, les morceaux se succèdent, quelques solistes interprètent des airs de chansons connues.

Le temps est passé très vite : il est près de 21 heures lorsque le rideau se referme. Profitant de cet intermède musical, des élèves de la promotion précédente regroupent en bout de table, assiettes, couverts, plats qui sont ramassés dans la plus grande discrétion. Les éponges passent de table en table ; tout se retrouve propre et à sa place.

Retour dans la chambrée constituée de 5 groupes de



4lits reliés en un ensemble compact en étoile où une cloison permet un peu d'intimité, lorsque l'on est couché. Mon lit, ce soir-là, est le bien venu et je ne me souviens pas avoir discuté avec l'un ou l'autre des trois collègues qui composaient mon carré. Chacune des chambrées est sous la surveillance d'un membre de la garde ou d'un conseiller.

...Soudain, dans notre sommeil :

« Debout les bleus, vite debout les bleus, on s'habille, on se dépêche ! »

La chambrée se trouve brutalement éclairée, un élève me braque une lampe de poche dans les yeux en hurlant « Debout Albert, on s'habille vite, on se dépêche, on ne discute pas ». Partout dans la chambre les anciens que l'on n'a pas encore entendus se mettent à hurler des ordres et des contre-ordres. Pas question de discuter avec un nouveau ou un ancien sans se faire vertement apostropher d'un « Albert tu te rebiffes ? Eh les gars il y a un Albert qui rouspète ». Complètement déstabilisé par ce vacarme je m'exécute et je m'habille à nouveau avec mes effets que j'avais soigneusement rangés dans mon placard.

La surprise passée, la fatigue du voyage et du premier bizutage me laisse sans réaction, je ne comprends pas trop ce qui est en train de se passer. Des groupes d'élèves dévalent les escaliers ; ils se sont tous rhabillés, je regarde ma montre : il est 23 heures, tous les anciens sont là, certains ont une espèce de gourdin dans la main et à la manière des gardes de camps se frappent le creux de

l'autre main dans un geste de menace.

Les anciens S.P qui ont connu cette phase de bizutage lors de leur arrivée il y a six mois ne sont pas concernés.

Pas question de marcher, il faut courir à l'extérieur des bâtiments pour rejoindre à gauche du réfectoire le grand massif dont l'agencement floral représente l'écusson de l'école. Là, des ordres gutturaux nous ordonnent de courir autour de ce massif en battant des bras et en scandant : « Pof, pof, l'Albert décolle ! Pof, pof, je décolle ». Les anciens se sont répartis en périphérie de ce carrousel, et relancent systématiquement ceux qui ralentissent ou ne scandent pas assez fort le slogan du jour. Pas question de retrouver dans ce charivari les deux collègues stéphanois avec qui j'ai passé l'après- midi. Ils doivent comme moi dans cette demi-obscurité tourner en se demandant bien dans quel asile ils sont tombés.



Au bout de quelques minutes, les esprits s'échauffent et les premiers signes de révolte apparaissent : certains s'arrêtent de chanter, d'autres de courir, d'autres de battre des bras.

Déjà les copinages entre rugbymen apparaissent, ils se connaissent pour la plupart et cela leur évite bien des désagréments.

Les premiers récalcitrants sont immédiatement pris comme cible par un groupe compact d'anciens : toujours sur un ton menaçant il leur est demandé soit d'effectuer des pompes, soit d'écouter les fourmis qui pètent, soit de chercher des chutes de tension, ou de participer au moteur asynchrone, spécialité de la maison ,ce qui consiste à regrouper une dizaine de nouveaux ayant manifesté des signes de fatigue , à les disposer en rond, tête au centre et pieds vers l'extérieur, allongés sur le ventre prêts à démarrer un cycle de pompes, le tout sous les hurlements et les menaces. Gare à celui qui par fatigue ou révolte casse le rythme cadencé de ce fameux moteur, il est sorti du groupe pour effectuer dix pompes supplémentaires, ce qui donne un peu de répit aux autres. Les contrevenants réintégrés dans le groupe, l'ordre de repartir est donné. Chacun son tour, il faut se laisser descendre sur les avant-bras sans toucher le sol puis remonter, le bleu à droite effectuait le même mouvement et ainsi de suite. Quelquefois on repartait en sens inverse suivant le bon plaisir d'un de nos cherche-misère. Le résultat recherché consiste à accélérer le mouvement jusqu'à la rupture... de façon à cibler un nouveau souffre-douleur. Pour ma part cette première épreuve se solde par quelques pompes, et le simulacre d'une recherche des chutes de tension sous les lignes

électriques.

Vers minuit toute la nouvelle promotion se trouve rassemblée vers la grande porte-fenêtre du réfectoire ; on nous ordonne de retourner nos vestes, donc doublure a l'extérieur ; on nous fait mettre en file indienne devant le grand hall d'accès : là, nous allons être confessés par le grand conseil. Ceux qui se sont fait remarquer sont réprimandés et sont déjà jugés...Puis dans un tintamarre assourdissant la colonne pénètre dans le réfectoire dont les rideaux sont tirés et où tout est éteint. Lorsque je suis suffisamment près de l'entrée le bruit se fait plus violent.

Deux anciens postés devant le rideau le tiennent solidement fermé et obligent le bleu qui arrive à avancer à quatre pattes, dans le noir le plus absolu. Je comprends alors pourquoi on nous a imposé cette précaution vestimentaire. La colonne avance vite et lorsqu'on m'appuie sur la tête pour me mettre à quatre pattes je me retrouve dans une espèce de tunnel, le nez dans le derrière de mon prédécesseur et poussé par le suivant. Je suis paumé, j'avance, de part et d'autre de ce tunnel, des jambes nous incitent par des coups de pieds à aller plus vite ; au-dessus de notre tête des dizaines de poings martèlent le plateau des tables dans un bruit étourdissant.

Au bout de quelques mètres je comprends que les anciens ont installé une sorte de long tunnel formé par les dizaines de tables-bancs du réfectoire (le dessus des tables rabattu laisse apparaître un banc utilisé lors des spectacles, le tunnel est donc très bas). Les tables-bancs accolées les unes aux autres, sans intervalle, ne laissent plus la possibilité de sortir, les anciens assis de part et

d'autres dissuadent ceux qui chercheraient une autre issue que le bout de ce tunnel et nous font avancer. Le chemin me paraît interminable, j'ai mal partout, surtout aux coudes et aux genoux. Cette obscurité ne permet pas de distinguer quoi que ce soit et complète cette sensation de délire organisé. Le temps nous paraît interminable.

Lorsque j'émerge et que je peux enfin me redresser, nous sommes toujours dans le noir le plus absolu, et la chenille humaine continue de s'extraire de ce tunnel, elle s'agglutine, se regroupe comme pour se protéger de la suite. Puis brusquement le bruit diminue, les coups s'estompent et s'arrêtent et le réfectoire s'éclaire d'une lumière crue. Les anciens hilares se congratulent, satisfaits de l'effet recherché, très vite ils se lèvent et avec l'aide des nouveaux les tables sont repoussées sur les côtés, laissant la salle à manger libre de tout obstacle

Il s'organise alors un carrousel infernal, sorte de bouquet final où l'imagination des uns côtoie la bêtise des autres. Des courses sur les porte-poubelles, sortes de supports en tubes inox munis de deux anneaux de diamètres différents, l'inférieur assurant la stabilité au sol et trois tubes soudés de trente centimètres environ supportant l'anneau supérieur dans lequel vient s'encaster la poubelle. Celle-ci se retrouve astucieusement remplacée par les fesses d'un nouveau, qui les deux jambes ballantes et les mains agrippées aux tubes- supports, se retrouve propulsé par un ancien dans un jeu de quilles essentiellement composé d'élèves en équilibre sur des tabourets.

Combien sont-ils entre ceux qui psalmodient en tournant autour du réfectoire « pof, pof je décolle »

et ceux qui glissent sur le carrelage en évitant par des contorsions de rentrer brutalement en collision avec des quilles humaines ? D'autres encore servent de destriers et dans des tournois imaginaires, chevauchés par des nouveaux, casqués d'une poubelle plastique à l'envers, armés de balais en guise de lance, se lancent les uns contre les autres alors qu'une dizaine d'Albert imitant le son des hérauts sonnent la charge. Moins chanceux, quelques-uns se retrouvent pendus aux patères, accrochés par le pull-over, jambes pendantes sans pouvoir se décrocher sans une aide extérieure.

Je me souviens d'un jeune noir, dans cette position grotesque, tenant devant lui une fausse bougie de bois à hauteur de son pénis, quatre ou cinq Albert agenouillés les mains jointes répétant en chœur : Je m'abreuve à cette source d'eau pure. En passant plusieurs fois devant lui pendant mes sempiternels tours de réfectoire je voyais ses yeux exorbités de peur, et je crois me souvenir d'un sentiment de honte, puis d'une envie de rire devant cette situation pour le moins grotesque.

Il est bien une heure du matin quand un premier contingent se voit intimer l'ordre de s'arrêter près de la porte d'entrée côté hall. Pas question de parler ou de murmurer sous peine de retourner dans le grand carrousel. Je suis tellement fatigué que toute envie de discuter est partie, je poireaute là encore une bonne demi-heure, plusieurs de mes compagnons sont repartis tourner, moi je n'ai qu'une envie : aller me coucher.

On nous fait signe de remonter dans les dortoirs, mais en silence, tous, les traits tirés, un peu saouls de bruit et de cris, comme des zombies. Cette comédie a duré pour

certaines jusqu'à 3 h du matin, les plus récalcitrants restent plus longtemps. Je regagne mon lieu de repos. Vite déshabillé, je m'endors comme une masse

... C'était le premier jour !

Six mois de premier cycle

Les bases du système Gurcy :

La scolarité repose sur deux cycles de 6 mois pour les élèves issus de l'enseignement technique : 1^{er} et 2^{ème} cycle.

Pour les élèves issus de l'enseignement général, sur une période de 6 mois, la section préparatoire (SP) est destinée en amont à une mise à niveau sur le plan technique.

En option, si les résultats scolaires en 2^{ème} cycle le permettent, une formation complémentaire (PSC) dans les domaines de la chimie, de l'électronique, du dessin ou des télécommunications est proposée.

Enfin pour les sportifs, entre autres, et ceux qui le demandent, il est possible de rester 6 mois de plus pour assurer certains services de l'école (les PVO)

Les P.V.O (Perfectionnement Volontaire Ouvrier) et P.S.C (Perfectionnement Spécialisé Complémentaire) étaient rémunérés.

Les élèves portent sur leur blouse un insigne indiquant la spécialité : thermicien, burette (hydrauliciens) ou

réseau

Organisation de l'auto-discipline:

Les anciens, (2ème cycle) « ont tous les pouvoirs ». Les rôles sont attribués à la suite d'un vote de la garde d'honneur sortante.

On note parmi cette organisation :

- 36 membres de la garde d'honneur, ce sont les hommes de proximité au service du grand conseil.

-7 membres du grand conseil :

- **le chef de la garde** : responsable de toute cette organisation.

- **le sous- chef** : adjoint au chef.

- **l'avocat** : susceptible de défendre les opprimés

- **le chef du protocole** : chargé d'organiser les sorties, les conférences et toutes manifestations...

- **l'iso** : représentant l'élève moyen de la promo.

- **le major** (le survoltant) : l'élève ayant eu les meilleurs résultats en 1 er cycle.

- **le gardien des traditions** (le macaque) : veillant au respect des traditions.

En plus :

-**12 conseillers**, élus aussi par la garde sortante, sont issus des anciens S.P qui se retrouvaient alors en 1er cycle. *A noter que le chef de la garde était élu parmi les anciens S.P*



-**La police** : (organisation secrète) : ses membres étaient désignés parmi les « 1^{er} cycle » en fin de promo par la police sortante. Elle était chargée de régler les litiges (vol par exemple).



Les membres de la garde d'honneur portaient un insigne sur la poche droite de leur costume.

-Le chef : écusson + 3 barrettes +3 étoiles

-Le sous- chef : écusson +2 barrettes +2 étoiles

-Les membres : écusson+1 barrette + 1 étoile.

Le grand conseil disposait d'un local au sous-sol de l'œuf (salle de spectacle). Là, il pouvait se réunir et travailler. A proximité, un amphithéâtre servait aux réunions de la garde d'honneur. La direction réunissait également ce beau monde pour information, dialogue... Les problèmes du quotidien en matière de discipline n'étaient pas abordés... le grand conseil devait se débrouiller.

Une organisation "militaire":

A 6 heures 30 du matin, un affreux Klaxon retentit, le réveil est difficile mais chacun s'active en direction des lavabos, pas d'intervention particulière ce premier matin, et le petit déjeuner prévu pour 7 heures nous laisse largement le temps de nous préparer et de faire notre lit. Nous devons tous mettre la blouse grise, élément obligatoire de notre paquetage de rentrée...Quelques-uns pourtant se font réprimander et sont obligés de refaire plusieurs fois leur lit.

Après un petit déjeuner copieux, le premier rassemblement se met en place devant le perron du château. Cette pratique, avec seulement le chef de la

garde et le sous-chef sur le perron sera la même à midi pour la remise du courrier et des consignes. Pendant toute l'année elle rythmera les journées, les semaines, les weekends et toutes manifestations sportives ou traditionnelles.

Sur les marches du perron, le grand conseil dans sa totalité, de droite à gauche, l'avocat, puis l'iso, le major, le chef de la garde, le sous-chef de la garde, et le gardien des traditions, le chef du protocole, toujours dans une tenue irréprochable, cravatés dans leur blouse grise à la ceinture bien fermée.

Dans les semaines qui suivent, pour chacun des nouveaux arrivants, une prise de mensurations permettra la confection d'un costume gris bleu avec écusson représentant l'emblème de l'école Notre promotion va essayer les plâtres d'une école de confection pour jeunes filles. Les défauts ne manqueront pas, la tenue du tissu laissait à désirer. La longueur des manches et des jambes nécessitera de nombreuses retouches : l'intention était bonne, la réalisation un peu moins ! Le port du costume et de la cravate était obligatoire pour les sorties organisées en dehors de l'établissement. Seule la cravate était indispensable à l'intérieur de l'école.

La première mise en place est assez rapide, les huit équipes de huit anciens s'alignent rapidement à la droite du perron, l'alignement des têtes de file est tiré au cordeau (espacement d'un bras tendu). Le reste de l'équipe prend ses distances de la même façon. Les huit équipes toujours composées de huit élèves de premier cycle prennent place face aux anciens, les 32 SP ayant déjà six mois de préparation, sont intégrés dans l'équipe

de la spécialité

Face au perron, se tiennent quatre équipes de huit SP démarrant une formation de mise à niveau sur le plan technique. Les premières règles de conduite nous sont



données sur un ton ne permettant pas la contestation, tous écoutent sans mot dire, les anciens comme les nouveaux.

Les règles de base répondent à un critère d'ancienneté dans l'établissement, les plus contraignantes pour la "bleussaille", puis pour les SP, puis pour les premiers cycles et enfin pour les anciens 2ème cycle.

Les anciens élèves en perfectionnement PSC et ceux en perfectionnement volontaire PVO ne sont pas présents à ce rassemblement et n'ont pas participé au bizutage de la veille, ils ont déjà donné !

Les directives que donne le chef de la garde s'adressent essentiellement aux bleussailles dont j'ai

l'honneur de faire partie.

Règle n°1 : La tenue obligatoire est la cravate toujours à l'intérieur d'une blouse grise repassée et fermée par la ceinture assorti : tous sur un pied d'égalité.

Règle n°2 : Il est totalement interdit de mettre les mains dans les poches de la blouse ou du pantalon quelle que soit la rigueur du temps.

Règle n°3 : Pour se rendre d'un bâtiment à l'autre ou pour se rendre à un cours, il est interdit de marcher : le petit trot est obligatoire.

Règle n°4 : Il est permis de fumer après le repas de midi ou du soir à l'extérieur des bâtiments, tout autre horaire ou lieu est strictement interdit et tout manquement sera sanctionné.

Règle n°5 : Il est interdit aux bleus d'emprunter les souterrains pour se rendre d'un point à un autre de l'école.

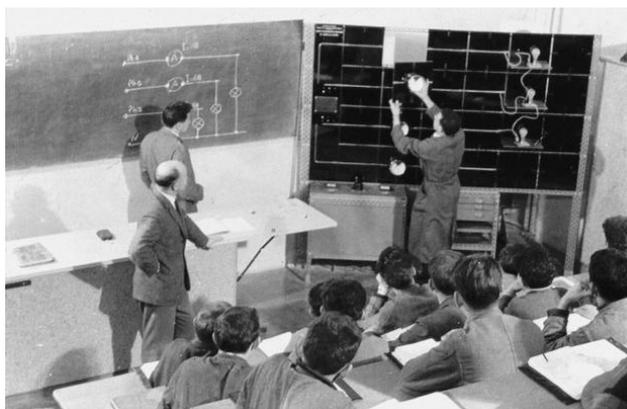
Enfin, il nous est expliqué qu'une équipe d'une trentaine d'anciens, et de 12 SP élus par leurs collègues et appelés membres de la garde sont là pour faire respecter ces règles.

Avant de dissoudre ce rassemblement, on annonce équipe par équipe pour les nouveaux, le nom d'un bâtiment, le numéro d'une salle, le nom du professeur et sa spécialité ... puis « rompez les rangs ! » Le chef de la garde valide sa décision par un coup de tête à droite...

La plupart des équipes suivent sans trop se poser de questions un ou plusieurs SP qui, au petit trot, rejoignent la salle de cours, ou un atelier de travaux pratiques, ou un prof de gymnastique ou d'enseignement général. Je me

retrouve dans un petit amphithéâtre, nous sommes 16 dont les 8 élèves de l'équipe Planté. Un prof nous attend à l'entrée et nous invite à prendre place rapidement.

Au pied de l'amphi une très grande table trône devant un immense tableau vert en deux parties pivotantes et se rabattant l'une sur l'autre par moitié.



A gauche du tableau, légèrement en biais un ensemble de modules de 20 par 20 cm environ recouvert d'une feutrine verte compose une mosaïque de 2 mètres par 1 mètre 80. Il est évident à la vue de quelques modules basculés dans la position de support d'appareils de mesure, que cet ensemble permet une multitude de combinaisons.

Monsieur Bader se présente comme professeur d'électricité, de technologie et de travaux pratiques, il communique à chacun l'emploi du temps, en précisant que certaines disciplines se pratiqueront par demi-groupe.

Une approche d'évaluation de nos connaissances en électricité nous est proposée de manière tout à fait ludique.

L'amphithéâtre est composé de quatre tables de deux places sur quatre niveaux. De part et d'autre de la table, à l'extrémité d'un câble souple, une boîte à boutons-poussoirs pendue à un petit crochet. Au milieu de l'allée centrale un projecteur posé sur une tablette fait face au tableau. D'un geste rapide monsieur Bader a tiré sur l'écran accroché au plafond et l'a déroulé juste devant le tableau. Munis d'un bloc de papier et d'un crayon en tout et pour tout, et sans aucun commentaire, nous devons répondre à une quantité de questions posées par l'intermédiaire de diapositives : à chaque questions trois réponses possibles, il suffit d'appuyer sur le bouton correspondant à notre choix personnel.

Pas question d'échapper à ce sondage en direct devant l'ensemble de nos coéquipiers. Pour cette première séance les bonnes et les mauvaises réponses ne sont pas individualisées, mais seul le pourcentage de réussite est affiché. Chacun sur son bloc prend les notes qu'il veut en fonction de sa réponse qu'il est seul à connaître, certains cachent le boîtier pour préserver du regard des autres leur choix. Les questions ce jour-là furent nombreuses et de difficulté grandissante mais, la chance aidant nombre de bonnes réponses auraient été bien difficiles à expliquer plus avant...Ce système de contrôle sera fréquemment utilisé au cours de l'année ; il ne sera plus anonyme mais personnalisée, et souvent la bonne réponse chanceuse mais suspecte aux yeux du prof sera suivie d'un : « Monsieur Dupont va venir commenter sa réponse et que tous ceux qui ont fait le mauvais choix en

profitent pour ouvrir grandes leurs oreilles ». Seul un sourire éclatant révélait qu'il espérait rire aux dépens de l'élève.

Ce premier contact avec les cours m'a laissé l'image d'une salle de classe comme je n'en avais jamais connue, des dizaines d'appareils étaient rangés et n'attendaient qu'une expérience pour sortir de leurs rayonnages.

Vers dix heures du matin le Klaxon retentit, et au pas de course, nous nous dirigeons vers un autre bâtiment pour une autre spécialité. Très vite je comprends le système qui régit les journées, les semaines et les mois.

La journée ordinaire d'un bleu à Gurcy.

Le réveil est immuable : un membre de la garde en tenue sportive s'introduit dans la chambrée, allume les néons et déclame : « Debout là-dedans, tas de fainéants ! » Le réveil est parfois difficile, chacun en quelques minutes doit être en tenue sportive, et se rendre dans la salle à chaussures, puis direction le hall d'entrée avant la séance quotidienne de « décrassage » sous la houlette d'un membre de la garde. Ce cross matinal consiste en un parcours plus ou moins long autour des bâtiments de l'école. Ce rituel ne sera jamais remis en cause quelle que soit la saison ou le temps, la pluie ou la neige n'auront qu'une influence sur la durée ou la longueur du parcours. Seuls les bleus sont soumis à cet exercice, les quelques anciens adeptes sont souvent les crossmen de l'école.

Après cette mise en jambes, chacun regagne sa

chambrée, après un passage à la douche ou aux lavabos, le lit fait au carré, habillé de la blouse grise réglementaire, ceinture attachée à la taille. Après un arrêt dans la salle à godasses, direction le perron du château pour le premier rassemblement. Par mauvais temps le rassemblement s'organisait dans le hall d'entrée. L'ordre de rompre les rangs donné par le chef de la garde après l'obtention d'un silence complet nous permet l'accès à la salle de restaurant.

Un petit déjeuner très copieux : café lait beurre et confiture à volonté, des élèves poussant des chariots garnissent les tables, et les desservent. Après chaque repas les couverts sont rassemblés en bout de table pour faciliter le ramassage par les préposés du jour, puis la table est essuyée, les salières alignées, avant de pouvoir quitter le restaurant les élèves faisaient le ménage.

Nous avons droit à quelques instants de calme pendant que les punis du jour nettoient le réfectoire.

Vers huit heures chaque élève se doit d'être devant la salle de cours ou l'atelier défini par son emploi du temps. Les modules de 1h 50 partageaient la matinée et l'après midi par moitié en alternant cours théorique et ateliers. Les professeurs, pour la plupart des agents EDF (anciens élèves) étaient très motivés par leur job, présents à la porte de la salle bien avant l'arrivée des élèves.

A midi le rassemblement devant le perron permettait d'informer, de réprimander, d'organiser la vie de l'école mais surtout de distribuer le courrier.

Toutes les tâches d'entretien courant de l'établissement nécessitent de la main d'œuvre, elle doit

être disponible, rapide, efficace, disciplinée. Ces qualités caractériseront les anciens, que je retrouverai tout au long de ma vie professionnelle.

Tout peut être sujet à punition, ce qui permettra à certains de laisser libre cours à leur goût du pouvoir, tandis que d'autres sauront faire la part des choses. Les noms des punis étaient annoncés par la sonorisation du réfectoire. La grande organisation nécessitait chaque jour trois nettoyages du réfectoire : une douzaine de bleus alignés, essuyaient les tables, répandaient de la sciure sur le sol puis, en partant du pied de la scène, remontaient en balayant jusqu'au mur opposé avant de traverser la grande salle pour passer la serpillière. Malheur à l'équipe si l'un de ses membres laissait un peu de sciure au pied d'une table ou d'un banc, ou omettait de laver quelques centimètres carrés du réfectoire : le membre de la garde chargé de superviser ordonnait à tous de se réaligner en fond de réfectoire et de recommencer la corvée ; ceci pouvait être renouvelé autant de fois que nécessaire.

C'est cette nécessité qui m'a valu mes premières difficultés et l'apprentissage intensif du balai et de la brosse, les jours de ref tombaient par quatre à la fois, pour des raisons les plus futiles, ce qui me laissait un sentiment d'injustice et de révolte contenue. La discipline n'était pas mon fort, je collectionnais les sanctions. Heureusement, certains anciens étaient tellement boulimiques de punitions que le cahier des punis était largement plus fourni que les besoins ne le nécessitaient, ce qui me donnait un peu de répit.

Chaque membre de la garde se devait d'alimenter le cahier des punis, ce qui permettait après chaque repas et

par le biais de la sono d'annoncer les noms des heureux élus et les tâches qu'ils allaient devoir faire. Sorte de loterie journalière qui décidait qui pourrait fumer tranquillement sa cigarette avant les cours de l'après-midi. Souvent l'humeur ou la personnalité du responsable pouvait doubler voir tripler le temps de cette corvée, ce qui supprimait de facto la cigarette du midi.

Les plus accros profitaient alors d'une pause interours pour tirer quelques bouffées dans un coin un peu à l'écart et se faisaient souvent coincer par ceux qui avaient fait la même chose quelques mois plus tôt. Juste retour des choses : il fallait bien alimenter le système et là, au moins, la punition apparaissait comme plus justifiée, le flagrant délit étant avéré.

L'alignement des salières et des moutardiers, qui m'avait tant impressionné le premier jour allait être pour moi une préoccupation majeure, car point de salut sans alignement dans toutes les diagonales possibles et vérifiables. Le membre de la garde chargé du contrôle, l'œil sur la première et la dernière de la rangée se contentait d'un guttural : « C'est pas aligné ». Chacun, rapidement, cherchait la ou les salières fautives, et souvent d'ailleurs l'alignement d'une série participait à la remise en cause d'autres diagonales...Ce petit jeu prenait chaque jour un peu plus de temps et amusait beaucoup certains « responsables ».

Le réfectoire est resté dans ma mémoire comme le lieu de tous les dangers, car point de salut, on y est à la merci de tous les délires. On a beau se faire tout petit, on n'est qu'un peu plus d'une dizaine d'élus pour servir, desservir et amuser les anciens. Pour certains, l'heure des

repas devient vite un vrai cauchemar : pris à parti par des anciens revanchards ou un peu sadiques, ils n'ont même pas la possibilité de manger assis à leur table. A peine installés, ils sont désignés pour aller chercher les plats en cuisine et les distribuer à chaque table. Souvent, alors qu'il pose le dernier saladier un des convives demande à l'Albert de tourner la salade...

On assiste alors à une impressionnante mise en scène : notre camarade, en bout de la table des huit anciens, se voit reprocher de ne pas tourner la salade assez vite, on en interpelle un autre pour venir porter assistance au premier : collé derrière l'homme qui « touille » il fait mine de lui tourner les oreilles. Alors, un ancien arrête les deux protagonistes pour vérifier l'état d'assaisonnement de la salade, il se retourne vers ses collègues de tablée et secouant la tête en signe d'insatisfaction, relance les deux « touilleurs » en cherchant du regard un troisième souffre-douleur qui, interpellé à son tour, quittera sa table pour simuler au dos de son collègue le mouvement rotatif d'une manivelle remontant un ressort récalcitrant.

Ce jeu n'avait de limite que l'imagination de la tablée qui en était à l'origine. Il m'est arrivé de compter plus de dix élèves à la queue-leu-leu qui, sérieusement, (car le moindre rire aurait été immédiatement puni de quatre jours de ref), remuait la salade, aidé par celui qui lui tournait les oreilles, lui-même soutenu par le mouvement de manivelle d'un troisième aidé par un simulacre de pédalage, un quatrième battant des mains en cadence, un cinquième remplissant un réservoir imaginaire, etc....

Souvent, nous étions sollicités pour jouer avec un simulacre de flipper : toujours sans le moindre sourire, on

tirait sur le lanceur d'une boule imaginaire et, par des à-coups de part et d'autre de la table, on amusait pendant un certain temps la tablée qui décidait si après les trois boules réglementaires on avait gagné une partie gratuite. Tout ceci avait pour conséquence un temps plus que limité pour manger.

Gare à celui qui montrait de la mauvaise volonté : repéré, il était interpellé à chaque fois, il était de toutes les brimades, on lui faisait danser dans l'allée un slow, avec un autre bleu ; puis il était désigné pour aller chercher les plats, pour touiller la salade ou jouer au flipper, enfin tout y passait pour qu'il n'ait pas le temps de manger entre les cours du matin et ceux de l'après midi. Inutile de vous dire que le soir, il se faisait tout petit : ventre affamé est plus docile.

Quand nous avions la visite d'un ancien élève, le chef de la garde annonçait par micro : « Nous sommes heureux d'accueillir parmi nous Monsieur... ancien élève de la promo X... Nous le prions de faire un tour d'honneur. » Le personnage devait faire le tour du réfectoire en courant, il était arrosé de verres d'eau dans un brouhaha infernal.

Passage à la cabine.

Quand un élève avait fait une bêtise justifiant une punition supérieure à la simple série de corvées réfectoire, il était convoqué en plein repas à la « cabine » (local jouxtant le réfectoire). Là, il se faisait sermonner par le chef de la garde, quelquefois il était gratifié d'une claque, en plus des jours de ref.

Pour la petite histoire... mais il ne faudra pas le répéter, j'avais dérobé le fameux cahier, car une rumeur affirmait que tout élève puni plus de 40 jours était « passé à la cabine ». Je venais d'atteindre ce quota avec mon copain stéphanois Vérot, nous avons pris la décision de détruire ce cahier, et dans la nuit, ce fut chose faite. Le lendemain, branle-bas dans la police de l'école, mais leurs investigations resteront vaines.

Tous les punis habituels dont je faisais partie furent gratifiés de 8 jours supplémentaires, y compris bien sûr ceux qui étaient en fin de punition. Ce fut le premier acte de résistance à l'injustice, première confrontation aux représailles anonymes. Cet épisode m'a longtemps perturbé, je m'interrogeais sur l'injustice, la responsabilité de chacun. Dans ma vie professionnelle, j'ai aussi été l'otage des directions, sanctionné pour l'exemple au nom d'un intérêt soit-disant supérieur (j'étais responsable syndical).

Les jours défilaient très vite, les emplois du temps ne laissaient que peu de place à l'inactivité, et la chasse permanente des membres de la garde pour les corvées accentuait le besoin de rechercher un coin calme et favorisait par le fait la pratique organisée des loisirs reconnus. Les différents ateliers de modélisme, de peinture, de musique, de théâtre ou d'échecs étaient des lieux où les brimades n'avaient pas cours. Aussi, dès les devoirs scolaires terminés, chacun se dirigeait très vite vers ses activités favorites. Les férus d'électronique avaient confectionné un émetteur radio, une station radio émettait dans l'école: « Radio Gurcy »

L'atelier de modélisme a pris beaucoup de mon temps.

J'ai aussi tâté de l'art avec l'atelier de peinture mais celui qui me servait le plus de lieu de refuge était incontestablement l'atelier d'accessoires théâtres. Avec peu de participants, le local qui lui était affecté et servait de réserve était situé sous le perron du château ; deux tout petits soupiraux servaient de fenestron et étaient masqués pour éviter toute lumière à l'extérieur. Le soir, tels des conspirateurs, nous étions quelques bons copains à nous y retrouver pour bricoler des accessoires tous plus baroques les uns que les autres. C'est dans ce lieu un peu secret que l'on apprit à quoi était destinée la maquette de caméra qui s'y trouvait : En fait, depuis quelques jours déjà, la soirée radio crochet était dans toutes les conversations.

En effet, il était fortement conseillé aux Albert d'apprendre une chanson ou de répéter un morceau de musique instrumental, le jour étant tenu secret pour pimenter un peu le suspense. Chaque ancien laissait filtrer quelques bribes de cette fameuse soirée et l'appréhension montait. C'est après le dîner que l'on comprit que le jour **J** était arrivé. La salle de réfectoire après avoir été balayée et lavée fut transformée très rapidement en salle de spectacle. Par un système astucieux, les tables avaient la possibilité, de faire pivoter le plateau à la verticale : ce dernier servait de dossier au banc inclus dans l'ensemble. Cette manipulation très rapide transformait instantanément le réfectoire en une salle de spectacle très convenable. Cette disposition fut maintes fois utilisée pour des soirées théâtre cinéma ou musique.

Le radio- crochet.

A 21 heures nous nous installons, les bleus doivent rester debout devant le banc, tête baissée dans une attitude de soumission silencieuse. Les anciens peuvent s'asseoir et chahuter dans une ambiance de kermesse.

De nombreux adultes s'installent. Professeurs et leurs épouses, agents d'entretien accompagnés de leurs familles, se sont donnés rendez-vous pour assister à ce fameux radio- crochet. Très vite la salle passe en demi-obscurité, l'orchestre entame l'hymne de l'école derrière le grand rideau de scène, puis celui-ci s'ouvre laissant apparaître, assis sur une estrade, le grand conseil dans sa tenue d'apparat ; sur le côté un groupe de musiciens en uniforme bleu interprète un morceau. Un micro est planté au beau milieu de la scène.



Un membre de la garde annonce le nom d'un nouveau qui, très vite, sort des coulisses ayant pour tout habit un slip ; il est maculé de peinture de la tête aux pieds. L'animateur de la soirée lui demande s'il joue d'un instrument ou quelle chanson il va interpréter, puis il se recule, laissant notre bleusaille, toute penaude dans sa tenue minimale, pousser sa rengaine ou interpréter le morceau de son choix sous les feux des projecteurs.

Très vite les anciens, assis en spectateurs dans la salle, prennent parti dans un charivari impressionnant : les sifflets ou les applaudissements se déchaînent. En fait, il s'opère une sélection très efficace des futurs membres de l'orchestre et des chanteurs à intégrer dans la chorale de l'école. Pour ma part, je regardais médusé cette mise en scène où tout paraissait réglé comme du papier à musique. Spectateur au début, on ne tardait pas trop à devenir acteur et, lorsqu'un groupe d'anciens appelait une nouvelle équipe, celle-ci quittait la salle, descendait dans les sous-sol près des douches où après une mise en slip ils se retrouvaient peints de toutes les couleurs, au gré de l'inspiration de quelques anciens dont le rêve était à n'en pas douter de devenir des spécialistes de l'art déco.

Le fait d'être dans la salle en spectateur attendant son tour, ou ayant déjà été sous les feux de la rampe, ne donnait pas pour autant le droit de rire, de s'esclaffer ou de montrer tout signe de satisfaction, de réprobation, ou d'admiration. Les manifestations positives ou négatives relevaient des prérogatives des anciens, qui ne s'en privaient pas. Malheur à l'Albert qui se laisse aller à un sourire parfois difficile à retenir, tant certains, dans leur désir de bien faire, se lançaient dans des trémolos ou des aigus dignes de la Callas.

En fait les musiciens s'en sortaient plutôt mieux que les autres, la grande majorité était huée par la salle en délire, mais la décision finale revenait en fait au Chef de la garde. Dans leur accoutrement digne du Ku Klux Klan, impassibles, les membres du grand conseil mesuraient la réaction de la salle puis, l'un après l'autre, levaient ou baissaient le pouce ; enfin, le chef de la garde, tel Jules César, prenait position par cet auguste geste : le pouce en l'air signifiait que la prestation avait plu et que l'enrôlement dans la chorale ou l'orchestre était obligatoire, il pouvait quitter la scène et rejoindre les spectateurs après une bonne douche.

Le pouce en bas avait comme conséquence pour le mauvais mélomane un passage à genoux devant la caméra factice de télé-Gurcy. La lance d'un extincteur terminée par une pomme d'arrosoir servait de micro et d'arrosoir, le tout complété par un « enfarinage », ce qui rendait le bleu collant et poisseux à souhait. La douche après un tel traitement n'avait rien d'inutile

Lorsque mon équipe descendit dans les sous-sols, et qu'en petite tenue j'attendais mon tour pour le bariolage, je regardais tous ces jeunes hommes nus comme des vers sous la douche, se frottant à qui mieux mieux pour retrouver un semblant de propreté. Un ancien vérifiait si toute trace de peinture ou de farine avait bien disparu avant de regagner la salle de spectacle.

Je n'avais pas de grande illusion sur mes talents de chanteur et je ne jouais pas d'instrument. A l'appel de mon nom, je me présente dans la même tenue que tous ceux qui m'ont précédé sur scène. Depuis le début de la soirée, j'appréhendais cet instant où je devrais affronter

le regard de cette salle hostile En fait, je suis surpris de la rapidité de mon passage, d'abord l'éclairage puissant de la scène ne me permet pas de voir l'assistance, je décline mon nom et indique que je vais interpréter " Les fiancés d'Auvergne». A l'entame, ma belle voix déclenche l'hilarité dans la salle, au deuxième couplet j'ai fait l'unanimité pour le passage à la farine. Il ne me reste plus qu'à subir et à regagner les douches, puis la salle où quelques membres de la garde traquent le sourire d'un bleu, pour alimenter le cahier de punition : nettoyage du réfectoire.

Ainsi, les jours et les semaines passent très vite...

Le bizutage des dimanches matins.

Il était fortement déconseillé de flâner dans les couloirs le dimanche matin. La chambrée était le lieu de tous les délires, les placards étaient assez grands pour que les anciens nous y enferment et jouent au juke-box : ils faisaient semblant de mettre une pièce et d'appuyer sur le bouton pour nous faire chanter une chanson.

Des tournois médiévaux étaient régulièrement organisés. Ils consistaient à un affrontement d'équipages composés d'un Albert assez costaud à quatre pattes servant de destrier, chevauché par un bleu un peu plus malingre .Celui-ci, coiffé d'une poubelle plastique perforée, et armé d'un balai en guise de lance. Disposés de part et d'autre de la chambrée, ils attendaient que quatre autres élèves sonnent le début de la charge, pour se ruer l'un vers l'autre.et désarçonner l'adversaire.

D'autres innovations toutes plus délirantes les unes que

les autres, m'ont fait comprendre « pour vivre heureux vivons caché » Le but inavoué : personne dans les couloirs de l'internat le dimanche matin. Pas de grasses matinées : chacun devait être occupé...

L'automne apportait sa corvée supplémentaire. Comme le dit la chanson « les feuilles mortes se ramassent à la pelle », et Gurcy n'en manquait pas. Des balais, des râteliers, des grands sacs et une dizaine de punis : la corvée du dimanche matin était assurée.

Les poubelles.

Le C4, chariot de transport de deux grosses poubelles, était le véhicule de toutes les bêtises

Deux fois par jour, midi et soir, deux punis étaient affectés aux poubelles du restaurant. Le but de l'opération était de sortir du restaurant les déchets et de les entreposer dans un enclos près de la piscine à la sortie du sous-sol du château. Le trajet s'effectuait par les souterrains et, ceux-ci avaient la particularité d'être en légère pente. Très vite le chariot qui possédait deux roues directrices à l'avant se transformait en bolide avec les bleus assis entre les poubelles. Les virages mal négociés se terminaient inmanquablement au milieu des déchets.

Cette corvée était l'occasion de pulvériser le record de descente des souterrains. Mais, cette épreuve était souvent comparée « au pot au noir » de l'Océan Atlantique. Le temps du rétablissement après un virage trop serré anéantissait tout espoir de record.

L'accueil et le standard.

L'accueil et le standard étaient aussi assurés par des élèves. Un petit local sur le côté du château servait de permanence, un lit et une petite table de travail permettaient de se reposer et de tuer le temps. Deux élèves en costume cravate étaient affectés à cette tâche.

Tous les visiteurs étaient accueillis, renseignés et orientés.

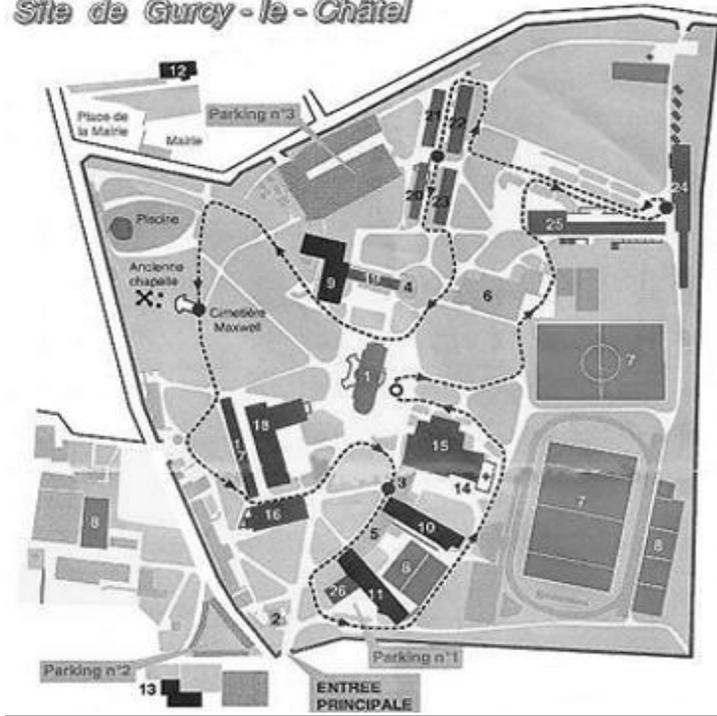
Un tour de garde programmé... avant les tours d'astreinte en exploitation : une sorte de mise en bouche.

Le repas des anciens de la commune.

Une distribution de repas était faite par l'école aux quelques personnes âgées de la commune. Chaque jour deux élèves partaient avec un chariot style triporteur et apportaient les repas préparés par le restaurant. Un périple de quelques kilomètres nécessitant une bonne forme physique.

...Un apprentissage de la solidarité qui fait bien défaut aujourd'hui.

Site de Gurcy-le-Châtel



N°	Bâtiment	N°	Bâtiment	N°	Bâtiment
1	Château	9	Hébergement	18	Bureau méthodes
2	Gardien	10	Dortoirs	19	Salles de cours
3	Hall central	11	Dortoirs	20	Cours et ateliers
4	L'Œuf	12	Cité	21	Cours et ateliers
5	Hall	13	Cité	22	Cours et ateliers
6	Gymnase	14	Infirmierie	23	Cours et ateliers
7	Foot Ball	15	Restaurant	24	Câbles armés
7	Rugby	16	Scellement	25	Salles de cours
8	Tennis	17	Forge	26	Piscine

Les bâtiments : un complexe dédié aux différentes activités techniques, sportives et culturelles

Tous les jours, des dizaines d'élèves trottaient d'un local à un amphi, d'un amphi à un préau ou une aire de jeux. Chaque bâtiment portait le nom d'un savant ayant fait une découverte dans le domaine de l'électricité.

-Les bâtiments 16 et 17 : Les ateliers de forge, scellement, métallerie se trouvaient vers les anciennes dépendances de la ferme du château en bordure de la propriété.

-Le bâtiment n° 18 : L'atelier de manutention était composé d'une salle équipée d'un pont roulant pour montage et démontage de pièces lourdes et d'une salle attenante en amphi pour la théorie.



Sur l'aile droite on trouvait le bureau des méthodes qui entre autres, éditait tous les manuels scolaires.

Quatre bâtiments destinés aux cours théoriques étaient de conception presque identique. Le rez-de-chaussée pour les mises en pratique, à l'étage, 2 salles accessibles par un couloir et chacune aménagée en amphithéâtre pour la théorie. Toutes étaient équipées d'un tableau modulable, d'un écran de projection et d'un important matériel pédagogique.

Les bâtiments, construits deux par deux, étaient alignés de part et d'autre de la rue d'accès, ils n'étaient pas accessibles par les souterrains, et se situaient à 150 mètres à droite du château ; ils jouxtaient le terrain d'entraînement des réseaux aménagé d'une douzaine de poteaux bois et béton.

-Le bâtiment repère N° 20 : Le rez-de-chaussée était affecté au câblage et au dépannage électrique, et l'étage à la théorie

-Le bâtiment repère N°21 : Le rez-de-chaussée était divisé en deux grandes salles : en bout de bâtiment un petit amphi de 30 places où étaient dispensés les cours d'électrotechnique, et dans l'autre partie ceux des mesures et essais. A l'étage, un atelier de mise en pratique de l'électronique suivi d'un amphi copie conforme de celui du rez-de-chaussée.

-Le bâtiment repère N° 22 : Il était parallèle au 21 et aménagé de façon identique.

-Le bâtiment repère N° 23 : On y trouvait un atelier de mécanique générale au rez-de-chaussée.

- Le préau N°24 : A l'arrière du gymnase, il abritait une tranchée qui était dévolue à l'apprentissage du travail des câbles armés avec mise en situation atmosphérique :

chaleur l'été, froid l'hiver.

...Un enseignement théorique et pratique à la pointe des besoins de l'entreprise :

Les cours dispensés pour la plupart par d'anciens élèves, suite à de nombreuses promotions internes récompensant leur implication personnelle, avaient la particularité d'être très animés : chaque professeur rivalisait d'ingéniosité pour rendre son cours attrayant, plaisant. Fréquemment, l'élève qui n'avait pas très bien assimilé une leçon était pris à part, jusqu'à la compréhension du cours.

Des moyens techniques et de démonstration facilitaient la mise en évidence de phénomènes abstraits. Tous ces moyens m'ont apporté les bases solides de mon futur métier. Des boîtes à boutons-poussoirs placées sur les pupitres, à disposition de chaque élève, permettaient des contrôles rapides et instantanés de l'ensemble de la classe...

On ressent très fort cette volonté de transmission du savoir : les expériences, les manipulations, les mises en situation se succèdent, L'implication des enseignants, y compris dans des activités parascolaires était très importante. L'alternance entre les cours théoriques et la mise en situation pratique était permanente.

Je me souviens très bien des cours sur le magnétisme et la construction en parallèle d'un chargeur multi-tension pour batterie- auto, ainsi que de la mise en évidence de l'extinction d'un arc électrique en salle de cours, suivie d'un exercice pratique sur sectionneur ou disjoncteur.

...L'enseignement des métiers manuels et des gestes professionnels.

Chaque équipe à tour de rôle devait effectuer un passage dans les différents ateliers où les gestes élémentaires étaient enseignés.

L'atelier de mécanique

Il se situait au rez-de-chaussée du bâtiment repère N° 23 : des établis alignés, équipés d'un étau à mors et d'une colonne de trois tiroirs remplis d'outillage : Diverses limes, et tout le matériel nécessaire à la mécanique. En face, les machines-outils étaient alignées : Perceuses à colonne, raboteuse, fraiseuse, tour à métaux, scie alternative pour métaux.

Les montages proposés nous ont permis d'appréhender toutes les difficultés de la mécanique de base. La confection d'un assemblage de deux pièces en queue d'aronde a occupé tout un trimestre. La difficulté de limer des faces planes et d'équerre en respectant au dixième de millimètre les côtes, est un exercice très difficile. Le perçage de trous sécants l'est tout autant, et l'ajustement des deux pièces me laissait perplexe sur mes capacités d'ajusteur. La modestie devient obligatoire face à ces difficultés.

La forge :

Le façonnage d'un burin (entre-autres) et les

traitements thermiques adéquats, nous ont donné des bases intéressantes. La recherche du bon geste, la couleur du métal avant façonnage, la trempe de l'acier ou le ressuage sont devenus des acquis.

Un atelier de scellement :

C'est dans cet atelier que nous avons appris l'utilisation des différents plâtres et ciments prompts, et même si cet enseignement ne nous apparaissait pas comme déterminant à l'époque il était très utile.

Combien de fois cette approche m'a permis plus tard, chez moi, de réaliser correctement le scellement indispensable à la réalisation d'une « bricole ».

Un atelier de câblage : raccords et contacts.

C'était le temps des câblages filaires, les torons n'existaient pas et encore moins les goulottes de câblage. Le fil de cuivre rigide était mis en œuvre de façon artistique : les œillets à la pince bec rond et les plis à angle droit étaient les seules mises en forme acceptées.

Cette façon d'opérer qui permettait d'acquérir une certaine dextérité est très vite tombée en désuétude.

Un atelier de câblage et dépannage d'automatismes.

Toujours à la recherche d'un enseignement utile pour notre futur métier, cet atelier était équipé de différentes armoires pré-câblées.

Un ascenseur miniature avec tous les systèmes de sécurité était mis en panne par le prof, des méthodes de dépannage étaient proposées : bobines grillées, mauvais contacts, détecteurs de porte ouverte, etc.,

Des coffrets de démarrage de moteur étoile/triangle étaient eux aussi mis en panne, en attente de dépannage.

Un atelier de levage et manutention :

Apprendre à manipuler en toute sécurité un pont roulant, à élinguer correctement une pièce lourde, apprendre la technique des différents nœuds sera aussi très utile dans la vie professionnelle. Combien de fois, plus tard, j'ai eu affaire à des nœuds impossibles à desserrer, en raison de la méconnaissance des techniques reconnues.

Il s'agissait aussi d'apprendre les gestes appropriés pour le pontier afin de soulever, déplacer latéralement une pièce et la reposer sans difficulté.

Un atelier de travail sur les câbles armés.

Cet atelier est certainement à l'origine de mon orientation et des suites heureuses de ma carrière. Rien ne laissait prévoir les événements qui ont suivi :

Monsieur Hofner enseignait cette discipline, il était aussi professeur de judo. Pour ma part je participais bien aux cours et aux exercices pratiques de cette discipline. Mais vu ma corpulence je n'étais pas judoka.

...Un événement va tout bousculer :

Un tractopelle travaillant près de l'allée centrale arracha le câble d'alimentation électrique générale de l'école qui se retrouva brutalement hors tension. Monsieur Hofner fut sollicité pour la réparation et proposa l'intervention de deux élèves ayant terminé le stage qu'il animait.

Je fus l'un des deux et très vite dans la tranchée, j'effectuai mon premier « saumon » en situation. A l'époque, raccorder un câble haute tension n'était pas chose facile, refaire les isolants au papier huilé, et les manchons soudés, cela prenait du temps.

Vers une heure de l'après-midi, M. Fleury, directeur adjoint de l'école, nous apporta une collation et des boissons. Il n'était pas question de s'arrêter : toute l'école était paralysée. A 18 heures, la remise sous tension fut une réussite et je me sentis fier du travail accompli.

L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais ce devait être mon jour de chance : dans la semaine qui suivit, M Hofner me fit savoir que Monsieur Fleury, pour nous remercier du travail accompli, nous invitait un soir à sa table familiale. J'arrivai tiré à quatre épingles et très respectueux de mes hôtes, le repas se passa dans la bonne humeur, la conversation fut orientée par M Fleury sur nos projets futurs.

A cette époque, j'avais entendu parler de la coopération technique en Afrique et j'ai laissé supposer que si je pouvais profiter de cette opportunité, j'en serais très heureux. La conversation en resta là mais après réflexion la graine était peut être déjà semée.

Tout simplement pour ne pas être en reste, dans les jours suivants, M Hofner m'invita un dimanche à déjeuner. Ce repas bien plus détendu a été le début d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. Plusieurs fois, son intervention fut déterminante pour me sortir de difficultés.

Un atelier de mesures et essais.

Un ensemble de quatre paillasses supportant des blocs composés d'un moteur à courant continu accouplé à un alternateur permettait différentes manipulations : montée en vitesse, et couplage sur le réseau de l'école étaient le but final d'une des manipulations.



Deux par deux, les mises en pratique des cours théoriques nous familiarisaient avec notre environnement futur : Branchements des ampèremètres, des wattmètres, des voltmètres des résistances, des capacités, et des

selves... tout cela perdait petit à petit de son mystère.

Un atelier d'électronique : à l'étage du bâtiment 20, destiné au P.V.O. et P.S.C.

Cet enseignement pour moi n'était pas assez concret, j'avais beaucoup de mal à comprendre les phénomènes électriques en miniature. Les transistors, les diodes et les capacités restaient étrangers à ma compréhension, ce blocage m'accompagnera toute ma vie professionnelle.

Un atelier réseau.

Bien que cet enseignement ne fût pas la base de notre spécialité (usine hydraulique), une approche minimum nous était dispensée : escalade des poteaux bois ou béton



avec les grimpettes adéquates, manutention en toute sécurité d'échelles, simple, double ou triple, avec levage

et haubanage.

L'enseignement général : Au Bâtiment 26.

Dispensé par des professeurs détachés de l'Education Nationale, il occupait aussi une place importante. Les cours de math, géométrie, physique, ou français ne m'ont pas posé de problèmes particuliers. Ma formation pour un brevet industriel d'électricien au collège Claude Lebois à St Chamond dans la Loire m'avait pas mal dégrossi sur ces matières. La chronologie des enseignements, l'interface entre la physique, la trigonométrie et les lois d'électricité devenaient une évidence.

Les courants continus, alternatifs, monophasés ou triphasés, s'expliquaient à l'aide des formules de math. Les équations s'appliquaient aux formules barbares du magnétisme. La trigo et les déphasages faisaient pour moi bon ménage.

Je ne garde pas de souvenirs particuliers des cours de français : il s'agissait d'explications de texte. Le travail par équipe de deux débouchait sur la rédaction d'un document. J'avais choisi pour thème, avec mon associé, le bestiaire du monde. Nous avons donc réalisé un ouvrage d'une centaine de pages illustrées par des collages, où les animaux étaient classés par catégories, avec force explications sur leurs mœurs et leurs lieux d'implantation. Ce document noté et conservé longtemps fait maintenant référence auprès des zoologues du monde entier...en toute modestie bien entendu.

Les cours se succèdent, les contrôles des acquis sont le

lot quotidien d'un système bien rôdé. Ces conditions d'apprentissage ne m'ont pas laissé l'impression de difficultés dans l'acquisition des connaissances techniques et manuelles nécessaires à mon métier

Les salles d'études, libres d'accès, restent un havre de paix et de tranquillité pour tous ceux qui veulent travailler, une entraide mutuelle est de rigueur. Un ancien ou un membre de la garde assis au bureau fait respecter un climat de labeur. Ici, point de bizutage, pas de prérogatives d'ancienneté : tu rentres, tu t'installes, tu travailles, et tu te retires quand tu le désires. Ces lieux de tranquillité avaient bien entendu comme objectif un travail scolaire plus soutenu, et pour éviter les brimades qui sévissaient dans les couloirs, nombreux sont ceux qui en tirant la langue, titraient au normographe, surlignaient, les pages des classeurs qui devaient être impeccables.

Que faire d'autre, quand dans les couloirs adjacents on entendait l'annonce des jours de réfectoire qui pleuvaient afin de remplir le fameux cahier ou le car des supporters de l'équipe fanion à la prochaine rencontre sportive. Les salles d'étude, espaces de tranquillité, servaient aussi aux rencontres d'échecs. J'ai pour ma part découvert les subtilités de ce jeu où silence et concentration sont obligatoires. Les autres jeux plus bruyants étaient prohibés. Des rencontres avec d'autres clubs de la région étaient organisées surtout les samedis après-midi, dans une des salles d'étude. J'ai continué à pratiquer pendant plusieurs années, et je suis heureux que mon petit-fils ait pris la relève.

Un camarade dénommé Vleaminck m'initiait au plaisir de la peinture. L'atelier joutait celui des

accessoires de théâtre et les peintres en herbe étaient presque tous des bleus. Il régnait dans cet atelier une odeur de tranquillité, peut-être encore plus agréable que celle des pigments, de l'huile ou du siccatif.

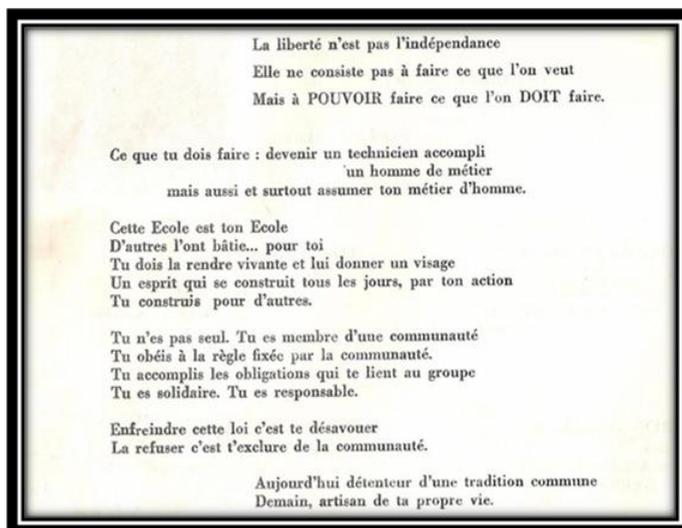
Mes chefs-d'œuvre de l'époque n'auront certainement jamais leur place dans une galerie d'art, et le portrait de ma bien-aimée de mon lointain village, malgré des heures de retouches, n'avait de ressemblance que pour mes yeux d'amoureux.

Les tables de la loi et l'hymne de GURCY .

Deux panneaux dans le hall principal avaient attiré mon attention le jour de mon arrivée. Les lettres des textes étaient déclinées en relief, collées sur un panneau encadré.



Les premières semaines, on explique aux nouveaux que ces textes sont incontournables et tout est prétexte pour vérifier la bonne connaissance des paroles de l'hymne et les préceptes édictés par les tables de la loi. Un contrôle régulier est mis en place : tous les nouveaux élèves sont rassemblés dans l'amphi appelé l'œuf, et chacun se doit de réciter les tables ou de chanter l'hymne. À la moindre erreur on recommence et si la mauvaise volonté est détectée on participe aux différentes corvées.



Le baptême électrique.

Cette journée particulière consiste à introniser les nouveaux arrivants sur le site de l'école. Toutes les personnes présentes sont endimanchées. Depuis le matin, sur le perron du château, une reproduction d'un pylône

moyenne tension a été dressée, elle mesure plus de 2 mètres de haut et ne peut pas passer inaperçue. Chacun y va de son explication et les rumeurs les plus loufoques circulent. Après un déjeuner de fête et une courte détente permettant à l'équipe de corvée de terminer le réfectoire, le klaxon retentit, invitant les élèves à rejoindre leur équipe devant le perron.

Dans leur tenue d'apparat, les membres du grand conseil, les mains sur les hanches, toisent les présents et restent impassibles, visage inexpressif, ne laissant percevoir ni sentiment ni impatience. Au pied du pylône, une grande bassine d'eau a été déposée ; un peu en retrait une civière attend les éventuels élèves qui ne pourraient pas supporter l'épreuve.

Le gardien des traditions s'avance devant le pylône, il monte sur un tabouret isolant, s'équipe de grands gants isolants noirs, puis s'empare des deux électrodes reliées au sectionneur du pylône. Le chef de la garde annonce que nous allons introniser tous les nouveaux arrivants à l'école, y compris les professeurs, l'infirmière et quelques responsables administratifs ou de services. L'appel se fera dans l'ordre alphabétique, les parrains des nouveaux se tiendront debout derrière ceux-ci, la main droite sur l'épaule gauche de l'intronisé. Après ces quelques explications, il se dirige vers la manette du sectionneur qu'il manœuvre pour fermer le circuit : C'est la mise sous tension de la promotion.

Je plains sincèrement le premier bleu qui sera appelé ; il quitte l'alignement de son équipe et s'avance vers le gardien des traditions. Son parrain le rejoint et lui demande de tremper les mains dans la bassine d'eau

avant de les présenter doigts écartés. Il lui pose la main droite sur l'épaule gauche et attend.

Les électrodes sont rapidement placées entre les doigts, le dispositif est alimenté par une magnéto mécanique actionnée avec force par un ancien élève caché derrière la fenêtre du château. La décharge électrique provoque un réflexe de retrait et un cri de surprise, l'intronisé peut alors regagner sa place en secouant fortement ses bras comme pour enlever tout reste d'électricité de ses membres.

Je comprendrai plus tard que ce traitement barbare, impressionnant n'avait en fait rien de très dangereux.



Les noms défilent, quelques adultes se trouvent eux aussi intronisés dans l'euphorie générale des anciens, bien évidemment. En fait, tout nouvel arrivant à Gurcy a droit à cette tradition. Ne sommes-nous pas les futurs

électriciens de cette grande société ?

Un défilé est organisé après le passage du dernier intronisé. La colonne des bleus suit une très grosse quille de couleur jaune et bleue, à l'intérieur de laquelle un élève a pris place. Elle effectue un périple autour du bâtiment principal. Puis, tout ce beau monde est libéré.

Une école principalement tournée vers le sport.

Lors de la découverte du site, notre petit groupe s'émerveilla des différentes installations sportives de cette institution. Les jours et les mois qui suivirent m'ont permis d'en apprécier et d'en redouter toutes les facettes.

En fait, tout un chacun pouvait s'éclater dans son sport favori, mais la compétition et la notoriété de l'école nécessitaient de trouver rapidement les élites des différentes disciplines.



Le sud-ouest fortement représenté apportait son quota

de bons rugbymen, il était reconnu dans l'école que les bons éléments dans ce domaine bénéficiaient de quelques bontés lors du concours d'admission, de plus ils avaient souvent un régime de faveur pendant toute la période où nous faisons « nos classes ». Ces nouvelles recrues venaient en général de la même école du sud-ouest.

Les rencontres inter-écoles de métiers EdF portaient au paroxysme cet esprit de chapelle : tous devaient supporter l'équipe fanion et les retours victorieux étaient souvent accueillis à la descente du bus près du perron par l'orchestre de l'école jouant l'hymne « Ohé GURCY ».

Bien sûr, si le rugby était indiscutablement le sport phare du moment, les autres disciplines étaient elles aussi très pratiquées.

Pour ce qui me concerne, à cette époque où aucun surplus graisseux ne m'encombrait, je me suis fait embrigader dans l'équipe de cross de l'école.

Monsieur Hoyez, prof de gymnastique, avait une manière bien particulière pour recruter les sportifs les plus performants : Sur le plan national, une fois l'an, se déroulait une épreuve baptisée challenge du nombre. En fait, chaque établissement scolaire participant, s'engageait à inscrire le maximum d'élèves et établissait de cette façon un ratio où l'effectif de l'école était très près du nombre de participants.

Inutile de préciser que Gurcy était toujours bien classé dans l'académie de Seine-et-Marne(et de Paris). Cette journée se préparait plusieurs semaines à l'avance.

L'équipe fanion de cross-country, les différentes disciplines d'athlétisme, enfin les équipes de foot, de rugby, de volley, de hand-ball s'entraînaient en vue de cette journée. Tout était fait pour que seuls les alités ou les tire-au-flanc, les mieux informés évitent cette journée.

Plutôt bricoleur que sportif, je me présente néanmoins au départ de l'épreuve de cross ; j'ai enfilé une marinière, cadeau de mon oncle René incorporé dans la marine nationale. Inutile de préciser que cet accoutrement plus proche de la chemise de nuit que d'un tee-shirt sportif ne va pas me faciliter la course. Au coup de pistolet, je m'élançai parmi un groupe compact de plus de trois cents élèves, sans savoir ce que me réservera la suite. Monsieur Hoyez, lui, responsable des résultats de son équipe fanion, est prêt, impatient de découvrir la relève. La participation à cette compétition n'était pour moi qu'une épreuve plus ou moins obligatoire pour m'assurer la tranquillité dans ma condition de bleu, punissable et corvéable à la moindre occasion.

Pourtant au fil des kilomètres, je me suis pris au jeu : devant, les concurrents se font moins nombreux, le gros des compétiteurs est lâché, je tiens bien la foulée d'un crossman membre de l'équipe fanion de l'école, je suis empêtré dans mon tee-shirt que je finis par quitter. La dizaine de coureurs qui me précèdent me semblent à portée, et dans un ultime effort, j'en dépasse encore un groupe de six ou sept ; pour les trois autres, ils resteront hors de portée, accélérant chaque fois que j'avais l'impression de pouvoir leur porter l'estocade. Je franchis

donc cette ligne d'arrivée, quatrième, et... mes ennuis commencent...

Tout fier de cette performance inattendue et pas vraiment souhaitée, je me retrouve embrigadé dans l'équipe fanion, scotché à un rythme d'entraînement intensif dans les champs fraîchement labourés et ceci ne correspond pas du tout à ce que je souhaitais faire. Bon gré mal gré, pendant près de six mois, je cours, mes performances étant à la mesure de mes ambitions dans ce domaine, je ne fais pas de miracle au grand dam de notre prof qui lui est manifestement drogué par cette discipline.

Ne pas faire de sport à GURCY n'était même pas envisageable, aussi je me reconvertis au volley-ball et au hand-ball, deux disciplines plus près de mes aspirations et surtout moins exigeantes.

... Chacun occupe ses soirées sans contraintes, mais pas toujours son dimanche.

Les rencontres capitales nécessitaient bien entendu un effectif de supporters nombreux, mais pas toujours volontaires. Aussi, le dimanche matin, un recrutement musclé était organisé par les anciens, et il ne fallait pas trop traîner ses pantoufles dans le hall ou les couloirs, sous peine d'une inscription nominative et incontournable au match du jour.

A l'appel de son nom, on embarquait pour la journée, et le car toujours plein prenait la direction du stade ou de l'école de métiers adverse du jour.

En y regardant, avec du recul, le système bien qu'un peu autoritaire avait plusieurs avantages autres que de supporter les équipes fanions. Un essaimage par groupes d'une cinquantaine évitait à l'évidence une trop grosse concentration d'élèves désœuvrés à l'école ou dans les quelques lieux de rencontre environnants. Le nombre des casse-croûte était conditionné par la capacité des bus retenus pour les manifestations.

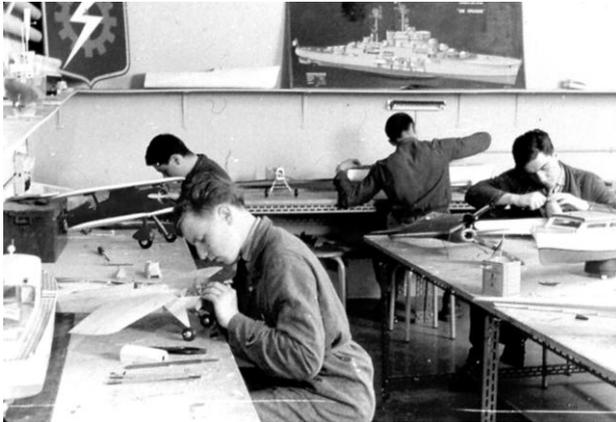
Le seul problème en fait était pour les recruteurs. Si les premiers week-ends sportifs ne posèrent aucun problème de remplissage des bus, il n'en fut pas de même au fur et à mesure que chacun des nouveaux comprenait le procédé mis en place. Chacun rivalisait d'ingéniosité, pour éviter de se trouver là où les deux ou trois anciens, chargés d'établir la liste, recrutaient. Il se créait comme une « dépression d'Albert", chacun se trouvant une occupation à l'opposé du lieu à éviter. Malheur à celui qui, non averti, se trouvait à passer à portée de voix des chargés de listes !

Pour ce qui me concerne j'ai trois ou quatre fois assisté, un peu contraint, à des rencontres de rugby ou de football ; très vite l'esprit de clocher prenait le dessus, et nous étions des supporters chauvins et très impliqués. Quelques-uns d'ailleurs ne se faisaient pas prier pour participer à ces déplacements dominicaux. Mon esprit anticonformiste m'a toujours amené à contourner ce qui est imposé, aussi, j'étais devenu champion pour éviter les recruteurs du dimanche. Le car parti, on respirait un peu et chacun pouvait vaquer à son occupation favorite

sans entrave particulière.

Tous les temps libres hors cours étaient laissés à complète disposition des élèves, sans contraintes de travail ou de loisirs, seules quelques corvées venaient contrarier ces disponibilités. Ceci jusqu'en automne où une deuxième chasse aux bleus s'organisait le dimanche matin pour ramasser les feuilles mortes.

Les activités annexes souvent complètement ignorées dans de nombreux établissements ont contribué à mon enrichissement personnel : les ateliers de modélisme où j'ai pu réaliser de belles maquettes de bateaux ou d'avions à vol circulaire.



Les ateliers de peinture où mon camarade Vlamincq, homonyme du grand peintre, m'initiait au mélange des couleurs primaires ; l'atelier d'accessoires spectacle que j'ai dirigé en 2ème cycle et où j'ai pu m'éclater dans les décors faits de bric et de broc pour les pièces de nos

camarades apprentis saltimbanques

Je garde un souvenir particulièrement agréable du premier prix obtenu à l'occasion d'une exposition à Melun où le stand de notre école avait attiré la curiosité des visiteurs par la présentation des diverses activités de notre école : exposition des maquettes les plus réussies, des plus belles toiles, des poteries, le tout mis en valeur par une cascade de panneaux lumineux s'éclairant à tour de rôle. Un sélecteur électromécanique entraînait une série de cames et de contacts dans une farandole toujours renouvelée où la logique n'était pas toujours l'élément déterminant du montage.

Section Kayak.

A la demande de quelques élèves dont je faisais partie, une section kayak a vu le jour à l'école. Il fallut un dossier argumenté nécessaire pour l'obtention d'un local dans le tunnel sous la route. Ce local fermé, cadenassé, a très bien fait l'affaire. La fabrication d'un moule en deux parties dans un club de la région et, son rapatriement dans notre local a marqué le début d'une fabrication en série.



Les élèves les plus impliqués voulaient tous leur kayak, je n'étais pas le dernier. J'ai appris le gelcoat et l'imprégnation des diverses couches de laine de verre jusqu'à l'obtention d'une coque assez résistante. L'entraînement à la piscine de l'école était hebdomadaire, et les sorties du dimanche à Moret-sur-Loing étaient très attendues. Un car avec impériale loué pour accueillir les 5 ou 6 kayaks était affrété. Le casse-croûte fourni par l'école, mis dans des soutes, et, sans gilets de sauvetage, nous partions pour la journée.

L'approvisionnement en cigarettes.

Deux anciens élèves, assez futés, s'occupaient d'approvisionner en cigarettes tout le monde. Tous les jours ils prenaient les commandes et allaient acheter le bien précieux chez Brousse. Bien sûr, au passage, ils se payaient et fumaient pour pas cher.

Les beaux dimanches campagnards.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, nous n'étions pas autorisés à sortir librement de l'école ... mais qu'aurions-nous pu faire? Nous avions tout sur place et l'environnement ne présentait aucun intérêt supplémentaire pour nous.

L'école de Gurcy-le-Chatel est située en Seine-et-Marne au beau milieu des champs de betteraves sucrières. Les villages accessibles aux élèves sont au nombre de trois ; par un calcul rapide, on comprend aisément que chacun des villages ne peut accueillir qu'une centaine d'élèves ; si par hasard tous décidaient d'une sortie

dominicale au même endroit, vu les structures d'accueil, cela conduirait à un rapide engorgement des lieux.

En fait on retrouvait souvent les mêmes dans ces différents lieux de « débauche ».

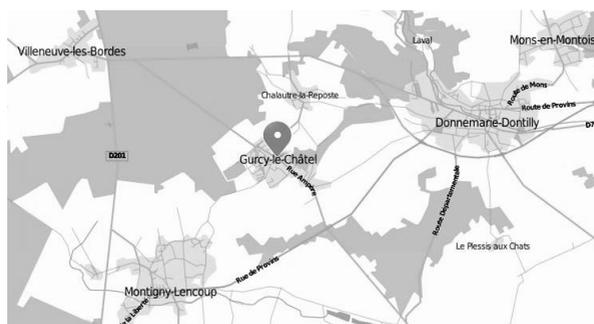


Chez Brousse

Le village de Gurcy.

Il était doté d'un lieu de rencontre unique, composé d'une boutique hétéroclite où les brosses à dents et les denrées de consommation se côtoyaient dans une petite supérette de moins de vingt mètres carrés ; une porte reliait l'épicerie au bar-tabac, où trônait un baby-foot, lieu privilégié de défis des PVO et PSC et de quelques anciens. La salle principale était toujours très encombrée et les cinq ou six tables de bistrot toujours occupées par des élèves peu fortunés faisant durer leur consommation (un pastis ou une bière) une partie de la matinée ou de l'après-midi ; les nombreux autres consommateurs déambulaient, le verre à la main sans but précis. Ce lieu de rencontre avait pour propriétaire un homme sympathique dénommé M Brousse, rouquin dégarni,

toujours d'humeur égale, réglant les quelques conflits ou chapardages à son étal par la voie de l'auto-discipline interne à l'école. Coiffeur de son état, il exerçait ses talents sur les quelques élèves récalcitrants au tondeur patenté de l'école, et se montrait confiant en la droiture de sa clientèle.



Donnemarie-Dontilly.

Ce petit village à 6 Km de l'école était, et de loin, le bourg le plus important des trois, il était doté de trois cafés et d'un bar-tabac. Un restaurant, dont l'arrière-boutique se transformait une fois par mois en salle de bal, avait pour principale clientèle les quelques filles des alentours et, en rang d'oignons, adossé aux murs de cette pièce un important échantillon très représentatif des futurs électriciens étudiant à GURCY. Inutile de préciser que les places étaient chaudes et les bleus déclarés persona non grata.

Pour ma part, j'étais un piètre danseur et cet établissement ne m'a vu que trois ou quatre fois.

Montigny-Lencoup.

Situé à l'opposé de Donnemary-Dontilly, c'était en plus petit la réplique de la précédente cité.

On traversait le parc du château et, par une toute petite route toujours très sale en raison des retombées des tombereaux de betteraves sucrières, on se rendait, à pied bien entendu, jusqu'à Montigny, distante de quelques 5 ou 6 km de l'école. La localité n'offrait que deux débits de boissons : celui de la rue principale, réservé à la population locale, était d'une tristesse épouvantable et de ce fait déserté par les élèves. Le second, à la sortie du bourg, qui jouxtait une petite place où trônait un cèdre centenaire, était devenu le lieu de rendez-vous dominical de quelques bleus. Quelques marches conduisaient à une petite terrasse avec deux ou trois tables, qui permettaient de se désaltérer les jours de beau temps. A l'intérieur, un petit bar meublé de cinq ou six tables de bois ciré et de quatre chaises par table, permettaient à une vingtaine de clients tout au plus de s'installer. Une salle attenante était réservée au billard français. Moyennant une location modique, le barman ouvrait la boîte à boules et enclenchait la minuterie déterminant le temps maximum d'utilisation.

La spécialité du lieu résidait en fait dans sa capacité à transformer cette arrière-salle en mini-salle de cinéma. Chaque semaine ou presque, un projectionniste ambulancier installait son matériel dans la salle de billard au grand dam des amateurs de ces jeux. Des films en noir et blanc de la série des Don Camillo étaient pour un prix modique

proposés à une petite quinzaine de spectateurs.

Ce n'était pas vraiment folichon, ce qui expliquait aussi l'autorégulation du lieu. Compte-tenu de l'éloignement, d'un dimanche sur l'autre les quelques marcheurs manquaient un peu de courage et n'étaient pas très assidus.

Les sorties parisiennes.

Chaque fin de semaine, une sortie à PARIS était programmée ; chacun pouvait s'y inscrire librement. Un bus partait le matin, les casse-croûtes et les boissons chargées dans les soutes du car et direction place de la Bastille.

A l'arrivée nous avions quartier libre et chacun, en fonction de ses amitiés et de ses affinités, occupait sa journée. Le seul impératif était l'heure du retour. L'attente du retardataire n'était même pas envisagée, et les quelques fois où cette situation s'est produite, personne ne nous a tenu informés de la manière dont le ou les retardataires ont rejoint l'école, pas non plus du traitement infligé dans le cadre de la discipline.

J'ai profité de l'opportunité d'aller à Paris cinq ou six fois. L'argent de poche était pour le moins limité, et PARIS sans argent à 18ans se résume à flâner dans les rues chaudes ou supposées telles, et la visite des différents musées et curiosités accessibles à nos faibles moyens, vu les tarifs qu'on nous concédait. Malgré mes limites budgétaires, j'ai pu découvrir le Louvre, le Palais de la Découverte, le Musée de l'Homme et de la Marine

et quelques curiosités typiquement parisiennes : le zoo de Vincennes, et bien entendu la fameuse tour Eiffel, le musée Grévin, le jardin des plantes, la géode, etc....Il n'était pas question de louper l'heure du retour ; craignant les brimades, nous écourtions volontairement nos disponibilités dans nos diverses activités parisiennes.

Les immenses possibilités pour un prix modique, de déplacement par le métro étaient pour nous une nouveauté et très vite, nous étions de vrais Parisiens, courant dans les couloirs, changeant de stations très rapidement, mais toujours réglo avec le titre de transport.

La police secrète.

En journée, M. Thémereau et M. Carrère étaient présents, ils étaient les 2 adultes de service qui ne se mêlaient que de très loin des problèmes de discipline des élèves. Cette organisation voulue et assumée par l'établissement avait une contrepartie directement inspirée de l'époque trouble de la guerre.

Il existait une police secrète dont tous connaissaient l'existence sans savoir qui parmi les anciens la composaient. Son rôle pour le moins ambigu était de garantir la bonne image de l'école vis-à-vis de l'extérieur. Elle était aussi chargée de régler à l'intérieur de l'école les dérapages du type vol ou accrochages de faible importance commis en interne ou à l'extérieur de l'établissement. Les interventions de cette cellule, en tout point identiques à une descente de police, s'effectuaient

de nuit, la visite d'une chambrée était programmée dans le plus grand secret. Cette compagnie faisait irruption dans la chambre avec des lampes torches. En les éblouissant, ils amenaient les présumés coupables à vider leur placard afin d'en vérifier le contenu à la recherche d'un éventuel larcin. Par cette méthode, les membres de la police restaient incognito et prenaient grand soin de parler le moins possible. Après la fouille on passait au suivant ; le lendemain chacun y allait de son commentaire pour tenter de deviner les acteurs de cette descente.

En fin de promo, avait lieu la nomination des membres de la police choisis parmi les anciens 1^{er} cycle. La sélection se faisait de nuit dans une salle au fond de l'école, les "sélectionnés" étaient « maltraités » pour tester leur caractère et leurs capacités à assurer la fonction. Le chef de la garde participait à cette sélection.

En marge de ce que j'ai connu comme traditions, j'ai appris qu'il y avait un bizutage propre aux anciens S.P appelé l'Oscar : Les anciens S.P regroupaient les nouveaux au sous-sol, en slip. Couverts de moutarde, ils étaient astreints à une séance d'abdominaux, allongés sur une table de ping-pong, ce qui provoquait des rougeurs douloureuses ! Dans les souterrains, ils étaient installés dans la C4 (chariot pour manipuler les poubelles) lancée à toute vitesse dans le noir, aspergés de sciure, pour arriver en bas du souterrain du château. Je n'ai pas eu ce privilège !

Deuxième cycle : Six mois comme anciens: 45ème promotion : Charles Bozon

Cette période dans la continuité des six premiers mois se déroule sans les brimades et bizutages de tous genres, c'est à notre tour d'opérer, je ne suis pas enthousiaste pour en faire autant.

Le Grand conseil

45 ^e PROMOTION	
<u>Chef de la Garde</u> MEUNIER Claude	<u>Sous-Chef de la Garde</u> MALATERRE Gérard
<u>Isa</u> REIGNIER Jean-Claude	<u>Surveillant</u> CASAX Augustin
<u>Chef du Protocole</u> THOMAS Alain	<u>Conservateur du cimetière Maxwell</u> BOUDET Jean-Paul
	<u>Avocat</u> FELES André

La Garde d'honneur



Avec notre nouveau statut nous sommes plus à l'aise :

plus besoin de trotter pour se rendre d'un cours à l'autre, les mains dans les poches sont autorisées, ce qui est appréciable en période de grand froid... plein de petits soucis sont évacués. L'autorisation de fumer est plus large, les différentes corvées, nettoyage du réfectoire, ramassage des feuilles, poubelles sont réservées à la promotion suivante : les bleus. Au réfectoire, la rangée la plus près des cuisines nous est réservée, les nouveaux font le service, desservent les tables, etc. Pour autant, tout n'est pas permis : les rassemblements sont toujours impeccables, alignés, bras croisés, ceinture de la blouse attachée, le silence est de rigueur. Le courrier distribué est remis au chef d'équipe qui le dispatche après le coup de tête libérateur du chef de la garde.

Usines

Equipe Planté



- Siquier Michel
- Mignot Pierre
- Munoz Jacques
- Renard Christian
- Clerc Daniel
- Durand Daniel
- Tolleron Jean Marie
- Womonou Robert

Mon équipe.

Les caractères s'affirment, on est confronté aux comportements douteux de quelques-uns. L'esprit de revanche, ou la joie malsaine de pouvoir maltraiter des plus faibles me rappelle mon arrivée et ma moustache coupée. J'observe dans cette mini-société un panel complet de comportements. Cela me prépare à la vie future. Je ne me sentais pas cette vocation de dominant, et très vite je continuai mes activités d'Albert, restant complètement en dehors des bizutages et des brimades, je laissais ce plaisir malsain à quelques spécialistes.

Une réelle complicité, une amitié sincère se nouait avec certains enseignants.

Bien entendu, l'organisation mise en place pour la bonne marche de Gurcy continue pendant notre 2ème cycle. Les anciens soumis à des règles beaucoup plus souples profitent selon leur tempérament de ces nouvelles conditions. Les nouveaux membres de la garde remplissent leur carnet des punis du jour avec plus ou moins de célérité. Pourtant certaines règles inculquées durant les 6mois de bizutage perdurent sans difficultés, les salles d'études sont toujours calmes et studieuses, le seul changement est dans la fréquentation volontaire de ces lieux. Les casiers sont toujours aussi bien rangés, les lits au carré etc....

Pour ma part je continue les activités peinture, modélisme, et expositions extérieures à Gurcy En ce qui concerne le sport, j'ai réussi à lâcher le cross-country et je me suis lancé dans le kayak. Je deviens responsable des sections « accessoires de spectacles ».

La soirée radio-crochet m'avait laissé pas mal d'amertume et, chaque fois que l'on se retrouvait dans l'atelier des accessoires, la présence de cette caméra alimentait des discussions sur son utilisation pour le prochain radio-crochet. Toujours défenseur de la veuve et de l'orphelin, je considérais que le passage à la farine était perfectible.

Manifestement, les abus et le favoritisme que j'avais observés pendant cette soirée me perturbaient : certains chantaient comme des casseroles mais étaient absous, d'autres, à mes yeux, méritaient une chance, on décida donc après réflexion de modifier le protocole du passage à la farine. La nouvelle caméra bricolée par mes soins, entre autres, possédait certaines caractéristiques :

La décision de passage à la farine était prise par la majorité du Grand Conseil. Chacun des membres disposait d'un bouton-poussoir placé sous ses pieds, ce qui lui permettait de s'exprimer. Un gyrophare visible par toute la salle et un klaxon puissant annonçaient un passage à la farine validé par le grand conseil : L'opérateur de « TV Gurcy » pouvait alors, après avoir fait agenouiller le mauvais chanteur ou musicien, actionner l'électro-vanne d'eau et le ventilateur à farine.

La mise en pratique de nos cours d'automatismes permettait déjà la décision d'agir sous condition. Bien sûr, la complexité de notre réalisation nous a donné quelques soucis, et, lors de l'utilisation de ce nouveau matériel, certains bleus ne se sont pas rendu compte de la mansuétude dont les membres de la garde faisaient

preuve.

L'enseignement dispensé était tellement adapté sur le plan technique, qu'en arrivant dans l'entreprise, en centrale, nous étions déjà en mesure d'intervenir sur le matériel que nous avons étudié, et cela à la stupéfaction des autres agents recrutés venant d'un autre site EDF.

Stages en exploitation.

En fin de promo, nous faisons un stage d'une semaine en exploitation ; par exemple, pour les thermiciens c'était à la centrale de Montereau

Préparation militaire.

Nous avons une formation validée par un diplôme comme technicien fil, ce qui était censé favoriser notre affectation dans le milieu militaire correspondant

Le voyage de fin d'année.

Pour notre sortie de fin de promo, nous avons décidé d'aller du côté de Sancerre et de visiter des caves... avec dégustation ! Le retour fut stressant : ayant trop bu, un des camarades s'est retrouvé en pleine crise..!

Nous avons jugé bon de faire venir un médecin dans le car ; celui-ci, pour ne pas se « mouiller », décida de ne pas nous faire payer sa visite. Nous sommes rentrés et avons emmené le « malade » directement à l'infirmierie, après avoir réveillé l'infirmière. Le lendemain, ni vu ni connu, le copain était bien « dessaoulé ». Comme il se devait, le grand conseil régla cette affaire, sans l'ébruiter.

Le bal de fin de promotion.

Précédé d'un bon repas, avait lieu un bal de fin de promo dont l'orchestre était celui de l'école. Les professeurs et leur épouse étaient invités, il y avait aussi les trois seules filles du village. C'était nettement insuffisant ! Les élèves qui le voulaient bien dédicaçaient les cahiers de promo des camarades : un super souvenir, quelquefois émouvant.

Le dernier cross matinal.

Le dernier cross de la promo était particulier : nous partions en procession dans le village, avec en tête la C4 (chariot à poubelles), dans un joyeux tintamarre, sous les fenêtres des profs. Au retour, nous nous en prenions aux stagiaires logés dans le château en criant « les cocus au balcon ». Ça se terminait par la sortie des lances à incendie et nous avions droit à la douche gratuite

Une fête de promotion où je me découvre un talent d'imitateur.

Les six mois en tant qu'ancien sont passés très vite et la date fatidique de la fête de fin de promo est fixée. Mais avant, une réunion est programmée dans la grande salle du château afin de définir notre affectation pour cette entreprise. Comme lors du concours d'entrée, il nous est rappelé que tout élève admis à 12 mois de formation est redevable de 5 années d'activité au sein d'EDF, sinon, il devrait rembourser les frais de scolarité.

Les lieux d'affectation sont définis en fonction des places disponibles, des spécialités choisies et du classement de chacun. C'est donc particulièrement tendu

que j'attends l'appel de mon nom. Sur un grand tableau quadrillé, chaque case indique un poste vacant et l'unité qui le propose. Un administrateur de l'établissement inscrit le choix de l'élève appelé, choix très souvent géographique, pas toujours respecté, chacun désirant se rapprocher de sa région d'origine. Je suis un technicien d'usine mais je couve du regard les places disponibles dans une centrale thermique toute nouvelle : Loire sur Rhône... pas très loin de St Etienne. Plusieurs camarades mieux classés que moi y sont déjà affectés. La crainte de passer à côté grandit. Quand l'appel de mon nom survient, les disponibilités qui m'intéressent sont encore au nombre de deux, et c'est avec un grand soulagement que mon nom s'inscrit devant le site de Loire-sur-Rhône pour un poste d'ouvrier électricien.

De notre promo, seulement 3 ou 4 élèves n'ont pas reçu leur certificat de scolarité 2ème degré, ils n'ont donc pas été embauchés à EDF, mais orientés vers des entreprises privées

Les derniers jours, soulagé et prêt pour un nouveau départ dans la vie, je figole le spectacle de fin d'année et l'enterrement de notre 45ème promotion. Depuis quelque temps déjà, je répète une histoire de crêpes de Pierre REPE, notre comique national, bégayant et remplaçant un mot par un autre. Je peaufine aussi un numéro de prestidigitation comique. Les anciens ont écrit des sketches parodiant les profs. Comme à chacune des promos, les tics et les manies des enseignants ressortent, c'est ainsi que M. Bader qui a pour habitude, les mains dans ses poches de pantalon, de se gratter « les bijoux

de famille » n'échappe pas à une « mise en boîte ».

Six mois de 2^{ème} cycle se terminaient par l'enterrement du Père-Cent.

Le temps passe très vite et les journées de réfectoire, de poubelle, de ramassage des feuilles mortes, nous poussent vers la fin. L'école est en ébullition, tous parlent de cette journée, étape importante au cours de laquelle, après l'enterrement de la promotion, doivent se dérouler les compétitions sportives entre les anciens et les bleus. Chacun annonce que ce jour-là, il va enfin pouvoir régler ses comptes. Toutes les punitions, les humiliations, refont surface dans cette ultime confrontation sportive.

Le matin du jour J, une cérémonie se déroule : tous les élèves, en costume, se retrouvent devant le perron, alignés comme à la parade.



La quille, que l'on avait déjà sortie pour l'intronisation

du baptême électrique fait à nouveau son apparition, et un cortège des bleus et des anciens avance lentement en direction du fameux cimetière MAXWELL.



Une répétition plus soft du bizutage de la première soirée s'organise autour de la piscine.



Les bleus en battant des bras répètent les « pof pof je décolle » slogan qui avait fait fureur le premier soir de notre arrivée à l'école.

L'ambiance est bon enfant, les membres de la garde crient sans convaincre. Après quelques tours, le carrousel s'arrête et une colonne prend la direction du cimetière MAXWELL. Les anciens et les membres de la garde se font plus menaçants et la colonne avance vers l'entrée du souterrain.

Une mélopée est chantée par cet étrange cortège qui, à pas lent, s'avance vers la tombe de la promotion sortante (la nôtre). Chaque bleu doit s'agenouiller devant cette tombe représentant la fin de notre apprentissage. Tous les appareils électriques (voltmètres et autres) cassés durant notre séjour à l'école sont présents sur la tombe de la 45ème. Après ce recueillement, simulant un grand chagrin, les élèves essuyaient leurs larmes avec leur cravate et regagnaient la sortie de ce lieu lugubre. Après un repas de fête, chacun se prépare pour l'affrontement physique et sportif de l'après-midi.

Le côté festif de cette journée dépasse largement les rancœurs accumulées. Quelques histoires d'anciens ayant eu à répondre de leurs comportements avec des nouveaux promus circulent dans l'école mais restent invérifiables.

Six mois de perfectionnement volontaire.

L'école permettait aux élèves les mieux classés de faire six mois supplémentaires, dits de spécialisation, ce qui leur offrait la possibilité de démarrer en tant qu'agent technique à EDF : Ce sont les P.S.C

Mon classement ne me permettait pas de prétendre à cette promotion, mais dans la même idée que l'autodiscipline, l'école permettait à un nombre limité à 6 anciens choisis, non pas sur leur classement mais en fonction de leur débrouillardise ou de leurs performances sportives, de faire six mois de plus.

Dans ce cadre, j'ai été affecté à l'éclairage public de l'école et des bâtiments. Il y avait par ce biais-là un intérêt commun : pour l'école, une main-d'œuvre bon marché, sans engagement de sa part sur une promesse d'affectation, pour le stagiaire, c'était un sas où alternaient travail et formation dans un cadre sécurisé. Mon affectation en tant que Perfectionnant Volontaire Ouvrier, m'a permis de profiter pleinement de mon temps sans contraintes.

Finies les obligations : plus de rassemblement, plus de tenue réglementaire, on pouvait rentrer au réfectoire sans attendre un ordre et occuper la rangée près des fenêtres strictement réservée à ces « super anciens ». On pouvait fumer sauf dans les locaux fermés, cette « discrimination » cultivée à l'extrême mettait en scène les différents groupes de l'école. Le petit déjeuner du matin voyait déambuler les PVO et les PSC en blouse ouverte, sans ceinture ni cravate, souvent en pantoufles, et, manifestement, avant la douche du matin.

Nous étions logés au château dans une chambre de quatre lits, un œil-de-bœuf pour fenêtre, je partageais ma piaule avec les copains Clerc, Durant et Tholeron.



Une petite table et un placard chacun pour seul mobilier, une liberté complète pour étudier, chacun aidant l'autre. Le château était interdit à tout autre élève, et malheur à celui qui enfreignait ces règles.

Un rugbyman ayant outrepassé cet interdit, en a gardé

un souvenir cuisant. Pour arriver au dernier étage du château il fallait emprunter un escalier en colimaçon. Son arrivée était attendue par une équipe de gros bras et, lorsqu'il déboucha à l'étage, un très grand sac lui tomba sur la tête. Il fut traîné jusqu'aux douches collectives, le sac fut accroché à une tuyauterie et je n'écrirai pas ce que le pauvre a subi ensuite ! Il est très difficile de sortir de ce type de sac fermé par un cordon ! A la sortie du sac, il était moins arrogant, il ne récidiva pas. Devenu la risée de tous, son exemple fut payant car plus aucun ancien ne se risqua dans ce « no man's land ».

J'ai passé de longues heures dans cette petite chambre, je jouais aux échecs, j'écrivais à ma chérie de l'époque de belles lettres parfumées. Le téléphone portable n'existait pas. Les retours à la maison n'étaient pas courants et il fallait bien s'occuper.

Je viens d'accéder au Graal des élèves de Gurcy. Déconnecté des traditions, je mène mon petit bonhomme de chemin. Les différentes activités culturelles sont toujours accessibles, j'en use et en abuse. Le modélisme, la peinture, les échecs, et la lecture occupent mes loisirs. L'emploi du temps de mes journées se compose ainsi : le matin, les travaux d'entretien de l'école, et l'après midi des cours complémentaires essentiellement tournés vers la technologie du matériel électrique, ainsi qu'un peu d'électronique. Nous disposons aussi d'atelier de mise en pratique.

Monsieur Richard était responsable de l'entretien électrique à Gurcy , un peu contremaître, un peu

professeur , un peu animateur sportif, mais surtout conseiller d'apprentissage. Cet homme ne savait pas marcher, il courait toujours, disponible à tout moment, un véritable homme orchestre, un véritable phare pour nous. Dès notre affectation en qualité de Perfectionnant Volontaire il devint notre boussole.

Une partie de notre salaire était mise en pécule, le reste était à notre disposition. Mes premiers salaires réguliers, mes premières économies, l'examen du permis de conduire, l'achat de ma première voiture, ma première carte grise, ma première assurance auto : tout cela correspondait à une entrée dans la vie d'adulte où l'on s'assume...

Ceux qui le voulaient avaient la possibilité de passer le permis de conduire, dans des conditions avantageuses. Je me suis donc inscrit à l'auto-école de Donnemarie et après quelques leçons de conduite je me suis présenté à Montereau pour l'examen. Nous étions cinq ou six de Gurcy et tous avaient échoué ! Passant juste avant midi, j'étais le dernier candidat du jour. L'inspecteur, ne voulant pas rester sur un tel bilan, a sorti le carnet à souches rose et, après avoir apposé sa signature, m'a remis le sésame.

Très vite j'ai fait l'acquisition d'une quatre-chevaux Renault, et je la dissimulais dans un chemin de terre à proximité de l'école. A l'époque, il était interdit aux élèves de posséder un véhicule. Et, bien que mon statut ne fût pas celui d'élève mais d'ouvrier d'entretien je n'en étais pas moins soumis à ce règlement. Manque de

chance : la maréchaussée a trouvé mon véhicule et, après une enquête, a débarqué à l'école. Convoqué pour m'expliquer par M Themereau et après intervention de M Hofner, j'ai été sommé de leur remettre les clefs du véhicule et de garer la voiture au fond du garage de M Hofner qui s'est porté garant. Sinon, je devais renoncer à mon stage de PVO. Mon choix fut vite fait, j'ai remercié Monsieur Hofner... J'appris dans la foulée que j'étais pressenti par l'école pour une mission de coopération technique en Afrique.

Ces six mois passés à l'entretien électrique de l'école ont été une expérience formidable, je garde entre autres, le souvenir des interventions au gymnase, où nous avions à charge l'entretien des lignes lumineuses des différents espaces de jeux. Cette installation sportive nous avait impressionnés : une série de boutons-poussoirs à l'entrée permettait d'éclairer les tracés des différentes aires de jeux en fonction du besoin du moment. Suivant le tracé requis, certaines lames du plancher étaient remplacées par des lames translucides vertes, éclairées par des tubes néon situés dessous. On pouvait choisir de pratiquer : le tennis, le volley-ball, le hand-ball ou le basket-ball, cela en actionnant un simple bouton- poussoir qui commandait l'éclairage des tracés adaptés.

Les visiteurs toujours impressionnés ne se doutaient pas de la difficulté d'entretien de ce genre d'innovation.

Avec le temps, il n'était pas rare qu'il y ait des pannes. L'entretien devenait nécessaire, et les PVO électriciens étaient sollicités. Ce parquet en lattes de bois de couleur

verte était donc marqueté de lattes de plexiglas de même couleur, très peu visibles sans l'éclairage. Les néons étaient positionnés dans les galeries d'aération sous l'ossature du plancher. Ces galeries quadrillaient toute la surface du gymnase, l'accès près des baies vitrées s'effectuait en soulevant les grilles d'aération. Nous rampions, tels des commandos, munis d'un fil d'Ariane. L'alimentation électrique était condamnée pour des raisons évidentes de sécurité, la translucidité des lattes en plexi était en fait la seule source de lumière. Monsieur Richard était là pour diriger la manœuvre. Avant l'intervention, les défauts étaient repérés et la distance à parcourir estimée. Nous évoluions équipés d'une lampe de poche, d'un talkie-walkie et munis d'un ou deux néons neufs.

Je me lançais donc dans ce labyrinthe, il n'était pas question de faire demi-tour, les dimensions ne le permettaient pas. Guidé par un camarade qui frappait le plancher de façon régulière, et tirant mon fil d'Ariane pour le retour, je rampais dans ces galeries jusqu'au néon défectueux. Le retour se faisait en marche arrière jusqu'aux grilles d'aération et une impression très forte de claustrophobie m'envahissait. De retour à l'air libre, je reprenais mon souffle avant un nouveau plongeon.

L'opération était renouvelée aussi souvent que nécessaire, et la remise sous tension devenait un moment de vérité. Si, après cela, le défaut persistait, on devait remplacer le bloc dans sa totalité. Pour ces interventions, notre responsable était à l'image des autres enseignants de l'école : dévoué et compétent, au service des

stagiaires, toujours disponible, n'épargnant pas son temps ni ses conseils, le travail devenait passionnant, et il alternait avec des cours de niveau plus élevé.

C'est pendant cette période que l'on a abordé la thermodynamique, le diagramme de Mollier, etc. ... n'oublions pas que j'avais une formation d'hydraulicien alors que j'étais affecté dans une centrale thermique. Les derniers mois passent très vite, et il me faudra convaincre mes parents d'accepter mon départ pour l'Afrique. Manifestement, maman n'est pas d'accord.

J'ai enfin obtenu la signature parentale, et les documents nécessaires pour cette première expérience militaire. Emu aux larmes, je récupère ma voiture et, accompagné de Vérot le Stéphanois, nous quittons Gurcy.

Sans aucune expérience de la route, dans une voiture où le manque de poids à l'avant favorisait toutes les embardées, nous rentrons heureusement sains et saufs à St Etienne où je dépose mon collègue, puis direction St Just sur Loire où je retrouve la famille.

Mon affectation en Côte d'Ivoire à Abidjan a été une autre histoire pleine de rebondissements...

Ce n'est qu'en Juillet 1967, que je rejoignis mon lieu d'affectation EDF: **la centrale de Loire sur Rhône.**

J'épouse Monique le 1er juin 1968 pendant les grèves, et nous partons en voyage de noces.

Merci à Claude Meunier qui a travaillé sur mon ouvrage pour la mise en page, tout en apportant des compléments d'information.

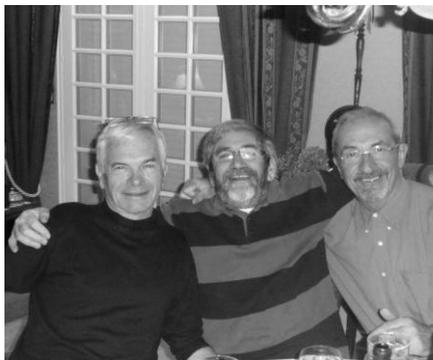
Merci aussi à Jeannette, son épouse, qui s'est appliquée à la correction de mon texte avec le souci de ne pas dénaturer mes propos.

Jacques Munoz
Janvier 2017



Entre copains

***L'amitié des
anciens de Gurcy
est restée intacte
depuis cette
période.***



D. Fougrouse (43 ème promo) J. Munoz et C. Meunier



*Sortie croisière
annuelle entre
copains.*

Hymne de l'école

1

*Dès la rentrée de tous les coins de France
Nous venons avec confiance
Et les anciens de l'école
Nous enseignent le protocole
Et les Chrônes avec émotion
Vite s'imprègnent de toutes les traditions*

REFRAIN

*Ohé Gurcy, Ohé Gurcy.
Ensemble allons notre chemin
Ensemble que s'unissent nos mains
Amis, chantons, chantons la joie
A pleine voix, et sans souci chantons Gurcy*

2

*Gurcy Gurcy, ton château et ton site
A la gaieté nous invitent
Dans le matin qui s'anime
Déjà tournent les machines
Et sur les stades avec bonheur
Toujours triomph', triomphent tes couleurs*

REFRAIN

3

*Gurcy Gurcy, école magnifique
Au rythme jeune et dynamique
Ton ambiance fraternelle
A l'amitié nous appelle
Tu es pour nous, enfants de France
Le symbole de toutes nos espérances*

REFRAIN